RELATION
DU VOYAGE
MYSTÉRIEUX
DE L'ISLE
DE LA VERTU;

Avec Figures.

A PARIS,
Chez SAVOYE, LIBRAIRE,
rue St. Jacques, N°. 19.

1819.

De l'Imprimerie de COUTURIER, rue S. Jacques.

BEST COPY AVAILABLE

AVIS
AU
LECTEUR.

Il est peu d'hommes qui ne croyent devoir quelque retour à Dieu; mais chacun l'assigne ordinairement sur sa vieillesse: on croit être toujours à temps de s'assurer de l'Éternité bien-heureuse; et l'on destine ordinairement à l'âge le plus incertain, le plus inutile et le plus foible de

la vie, le pésant fardeau de la Pénitence. La prêcher à un jeune homme, c'est se rendre ridicule dans le monde; il semble que ce soit faire une violence publique que de vouloir ôter aux passions l'empire de la jeunesse; et l'on diroit qu'elles l'ont acquis par une prescription juridique. La plupart des jeunes gens sont persuadés que ce feu qui les anime et qui agite leur sang, porte avec soi l'excuse de tous leurs déréglemens, et que la Justice de Dieu

doit avoir autant d'indulgence à les souffrir, qu'ils ont de facilité à les commettre. Enfin, pour parler comme l'Ecriture, ils se font de leur force une loi de justice, et croyent que certaines années sont exceptées du compte qu'ils doivent à Dieu de leur vie. Il est à craindre qu'un aveuglement si ancien et si général ne finisse qu'avec le monde. Cependant, à le considérer à la lumière du Christianisme, il est bien digne de pitié. Quel plus grand mépris peut-on

faire de son Créateur, que de ne le croire pas digne de la ferveur de notre jeunesse; de ne le pas aimer de toutes nos forces, selon son précepte, et de ne lui réserver que les glaces de notre décrépitude ? Il est incertain si l'on vieillira; il est incertain si l'on se convertira en vieillissant; il est incertain si la conversion de la vieillesse sera pure et sincère, et si ce ne sera point un effet naturel de toutes les terreurs qui accablent cet âge. Voilà bien des incertitudes, pour

y renvoyer notre unique affaire. Heureux qui travaille dès ses plus tendres années, et qui n'attend pas, pour vouloir plaire à Dieu, le temps où il commence à déplaire au monde : heureux qui embellit sa jeunesse des charmes de la Vertu : heureux enfin, comme parle la même Ecriture, qui n'a pas fait le mal quand il a pu le faire, et qui n'a pas trangressé la Loi quand il a pu la transgresser. C'étoit ce que vouloit persuader au jeune Damon dans cette Epître, un de ses

proches parens un peu moins jeune que lui. Ils avoient joint aux liaisons du sang et de la nature toutes celles de l'estime et de l'amitié; & comme ils passoient leur vie en des lieux différens, ils souhaitèrent de se revoir après avoir été long-temps séparés. Damon qui étoit à Paris, résolut pour cet effet de revenir en Province, et dans une Ville où il a son établissement. Son parent avoit fait un assez long voyage pour l'y venir attendre: une fièvre violente, qui

faillit coûter la vie à Damon, fut cause que son parent l'y attendit bien avant dans l'Hiver. Ils se revirent enfin ; mais ce ne pût être que pendant peu de jours, après lesquels le parent de Damon retournant chez soi, il lui écrivit cette Epître. Ce petit détail ôtera des premiers Vers quelque obscurité qui pourroit d'abord déplaire au Lecteur, et servira à faire voir que le parent de Damon ne songeoit à rien moins qu'à donner cette Epître au Pu-

blic. Mais comme il sut qu'elle avoit paru, malgré lui, toute défigurée, et que Dieu avoit bien voulu s'en servir pour toucher quelques personnes engagées dans les illusions du siècle, il n'a pas cru devoir la refuser plus correcte à ceux qui la lui ont demandée, étant bien convaincu d'ailleurs, que l'Esprit de Dieu souffle où il veut.

EPITRE
A
DAMON.

JE t'ai revu, DAMON, *et dans tout mon voyage*
Je ne pouvois rien voir qui me plût davantage.
En vain par mille maux, aux plus beaux de tes jours,
La Parque a menacé d'en arrêter le cours;
Après avoir souffert ses cruelles allarmes,
Je t'ai revu, Damon, avecque tous tes charmes.
Paris à mes souhaits à la fin t'a rendu,
Je ne me repens point de t'avoir attendu:
Et bien que d'Aquilon l'invincible furie
Me surprenne en ces lieux loin de ma bergerie,

Quoique tous ses glaçons sur la terre et sur l'eau
Me ferment le chemin vers mon petit troupeau,
Quelques justes que soient les soins qu'il me demande,
Il faut pour quelques jours encore qu'il m'attende.
Je n'ai pu refuser à tes tendres désirs
De nos embrassemens les innocens plaisirs,
Et de tenir serrés jusqu'à la sépulture
Les nœuds pour nous unir que forma la Nature.
Dans nos doux entretiens ma fidèle amitié
De ce que je pensois t'a bien dit la moitié;
Mais le plus important me reste encor à dire,
Je t'ai quitté, Damon, je m'en vais te l'écrire.
Dès que je te revis, ce jour délicieux
A te considérer appliqua tous mes yeux,
Je trouvai dans ton air, tes façons, ta personne,
Encore plus d'attraits que ton âge n'en donne.
Et qu'en toi la Nature a par d'heureux accords,
Aux graces de l'esprit uni celles du corps;
Tu n'as rien que de doux, tu n'as rien qui ne plaise,
Il faut qu'en te voyant tout critique se taise:
Tu remplis tes devoirs avec fidélité,
Ton esprit avec soin cherche en tout l'équité,

Le sordide intérêt n'a sur toi point d'empire,
Tu sais en chaque lieu bien penser et bien dire,
Le public que tu sers avec attachement
Reçoit par tes travaux un grand soulagement ;
Et quoique les amours, les jeux et les délices
Te veuillent détourner de ces tristes offices,
Tu sais adroitement leur reserver un temps
Qui ne dérobe rien à tes soins importans :
Habile et sérieux quand il le faut paroître,
Doux, enjoué, commode alors qu'il le faut être,
Enfin de tes talens il ne m'échappe rien :
Mais le monde a son compte, et Dieu n'a pas le sien.
Ce Dieu de ces talens la source et l'origine
Te forma pour atteindre une fin plus divine,
Il voulut bien marquer par tant d'heureux dehors
Les admirables soins qu'il prenoit de ton corps ;
Mais ton ame, Damon, fut faite pour lui plaire,
Il voulut que ce but fût ton unique affaire,
Et sur-tout il voulut avoir tes jeunes ans.
Les Payens à leurs Dieux consacroient le Printems,
Et Rome aux grands périls autrefois allarmée
N'avoit rien de plus fort contre leur main armée,

On destinoit au Temple et pour chaque maison
Tout ce que produiroit cette verte saison,
Mais les fleurs seulement n'étoient pas leur offrande,
Un plus fort sacrifice appuyoit leur demande;
Les troupeaux et l'esclave et l'enfant malheureux
S'immoloient sans pitié pour acquitter leurs vœux.
Dieu ne veut pas de nous ces cruels sacrifices,
Mais quand un cœur le cherche, il en fait ses délices.
A ton âge fécond en injustes désirs,
Qui les sait immoler fait ses plus grands plaisirs.
D'un plan d'ambition il aime la victime,
Ou du plaisir trompeur qu'offre quelqu'autre crime,
Ou de ces mouvemens qui corrompent les cœurs,
Et dont ton âge a plus, que l'Avril n'a de fleurs.
C'est ce Printemps sacré, c'est-là ce sacrifice
Qu'il regarde ici-bas de l'œil le plus propice.
Car enfin ne crois pas d'en être autant aimé
Quand tu lui donneras ton squelette animé:
Quand sur ton front ridé l'[illegible]blante vieillesse
Ne peindra que soucis, que crainte, que tristesse;
Et que de tes excès un léger souvenir
T'occupera bien moins que la peur de finir:

Lorsqu'à tous les plaisirs ta présence importune
Fera de ta maison la mauvaise fortune :
Et que par des efforts, bien souvent superflus,
Tu tireras du monde un cœur qu'il ne veut plus.
De tant de voluptés ces misérables restes
N'exhalent aux Autels que des vapeurs funestes.
Ces sentimens forcés marquent un faux retour :
La crainte les produit, et rarement l'amour.
Ce n'est pas qu'après tout cette bonté suprême
De ce Dieu qui pour toi s'est immolé lui-même,
Ne reçoive par fois ce tardif payement :
On le vit accepter même au dernier moment.
Mais il faut confesser que ces graces sont rares,
Que ses divines mains en paroissent avares,
Et qu'en un corps usé l'esprit tout languissant
Pousse mal-aisement un soupir si puissant.
Hâte-toi donc, Damon, fais ce qu'il te demande,
Du Printemps de tes jours va lui faire une offrande,
Consacre à sa grandeur toutes tes actions,
Immole à son amour toutes tes passions,
Offre-lui tout ton temps, ton travail, ta parole,
Hors de-là, cher Damon, crois que tout est frivole,

Laisse dire le monde et tous ses enchanteurs,
Quand ils ont bien parlé, ce sont de beaux menteurs
Dont la foule entraînant ceux qui les veulent croire,
Les tire pour jamais du chemin de la gloire :
Mais que leur vaut ce monde, et que fait-il pour eux ?
Ce monde pourroit-il un jour te rendre heureux ?
Je veux qu'il ait flatté ta légère espérance,
Qu'il ait versé sur toi des biens en abondance,
Pourras-tu posséder tous ces biens longuement?
Pourras-tu t'en servir même paisiblement ?
Ton corps est-il exempt des misères communes ?
Ton esprit n'a-t-il point quelques nuits importunes ?
Ton cœur, rassasié n'a-t-il point de dégoût ?
Et ne souffre-t-il rien quand tu possèdes tout ?
Ne sent-il point venir cette heure formidable
Dont le seul souvenir nous trouble et nous accable ?
Cette heure que Damon ne sauroit éviter,
Où Damon n'aura plus le temps de consulter,
Cette heure qui souvent se passe en rêveries
Et qui livre l'esprit à d'étranges furies.
Ah ! ne vaut-il pas mieux la savoir prévenir,
Et dès nos jeunes ans apprendre à bien finir,

S'attirer par l'effort des ardentes prières
De ce Dieu tout-puissant les dons et les lumières.
Elever à son Trône et nos mains et nos yeux,
Faire en tout et par tout ce qu'il aime le mieux.
Car enfin de ce Dieu l'on ne peut se défaire,
Je te l'ai dit, Damon, et je ne puis m'en taire.
L'impie et le méchant ont beau s'en éloigner,
Jamais en le fuyant on n'a rien su gagner,
Il faut en le quittant tôt-ou-tard qu'on périsse,
Et qui fuit sa bonté rencontre sa justice.
Ne cherche donc par-tout qu'à suivre ses désirs,
Ne pousse que vers lui tes plus ardens soupirs,
Prends en tout son esprit, modère ta colère,
Fuis l'excès des plaisirs et de la bonne chère,
D'aucune passion ne sois plus maîtrisé,
Secours ce Dieu si bon en pauvre déguisé,
Sur tant de malheureux exerce tes largesses,
Ils font tenir au Ciel surement nos richesses;
Fuis de mille beautés les appas si trompeurs,
Dieu seul! Damon, Dieu seul est digne de nos cœurs,
Il mérite lui seul notre tendresse extrême,
Enfin ne l'aimer pas c'est se haïr soi-même,

Hors de-là point de paix, de plaisir, de repos,
Si l'on t'en montre ailleurs, cher Damon, il est faux.
Veuille, ce Dieu si doux qui m'éclaire et m'inspire,
Te faire exécuter ce qu'il me fait t'écrire!
Puissent mes tendres vœux, au plutôt exaucés,
Etre par tes vertus encore surpassés!
Puissent bientôt mes yeux fixés sur ta personne
Voir fleurir ton Printemps dans ma paisible Automne,
Et verser mille pleurs par excès de plaisir
De ce qu'en toi le Ciel a comblé mon désir!
Puisses-tu, cher Damon, en suivant sa lumière,
Fournir de la vertu la plus belle carrière!
Puissai-je à mes avis moi-même être pareil,
Et te servir d'exemple ainsi que de conseil!

VOYAGE MYSTÉRIEUX DE L'ISLE DE LA VERTU.

A ORONTE.

VOUS BLAMEZ ma paresse, Oronte! Vous vous plaignez de mon silence; que savez-vous si ce n'est pas la vanité qui me fait taire, et si je n'ai point dessein de me rendre considérable par mon oisiveté? J'ai ouï dire que les bons esprits sont

paresseux; ne pourrois-je point faire servir mes défauts à ma gloire, et acquérir de l'estime par ma négligence? Non, Oronte, ce n'est pas ma pensée: si je ne vous ai pas écrit depuis long-temps, c'est parce que j'étois trop éloigné de vous, et dans un monde qui n'a point de commerce avec le vôtre.

J'ai bien vu du pays, et j'ai bien voyagé
Depuis que de vos yeux les miens prirent congé.

Vous serez peut-être surpris quand vous apprendrez mes aventures: la relation en sera plus naïve que pompeuse. Je cherche à vous divertir plutôt qu'à paroître éloquent, et il faut que le discours d'un Hermite soit aussi simple que sa vie. Vous savez, Oronte, que j'ai beaucoup d'inclination à voyager, et que cette passion remplit mon ame de mille désirs, qui

laissent peu de repos à mon esprit. Il est peu de Provinces que je n'aye vues; mais tous mes voyages n'avoient pas encore satisfait ma curiosité. Me sentant toujours agité de la même inclination, je pris la résolution de m'embarquer, et d'aller chercher sur la mer les satisfactions que je ne trouve pas sur la terre. Car enfin, disois-je,

Puisque je ne vois rien de plus doux dans la vie
Que d'aller parcourir les Pays étrangers,
Allons, embarquons-nous, et malgré les dangers
Contentons notre envie.
Si je ne trouve pas de solides plaisirs,
J'aurai du moins satisfait mes désirs.

Une ame prédestinée méprise tous les dangers, et les amorces de la vie pour suivre la Vertu.

Ce fut ce qui me détermina à entreprendre un grand voyage, et à promener mes rêveries sur les eaux, après les avoir si long-temps entretenues sur la terre. A peine eus-je formé ce dessein, que je pensai aux moyens de l'exécuter.

Je m'en allai sur un port de mer ; et par un bonheur que je n'attendois pas, je trouvai quantité de gens disposés à faire le même voyage. Il est vrai que tous n'avoient pas le même motif : l'intérêt en attiroit quelques-uns qui se promettoient quelque avantage pour leur fortune chez les Nations étrangères ; les autres ne s'engageoient à ce voyage que par les mouvemens d'une curiosité qui est assez naturelle à la Jeunesse. Mais, Oronte, il faut que je vous dise qu'une personne de notre compagnie nous divertit agréablement par les agitations dont il étoit combattu ; il témoignoit grand désir de partir au plutôt, et néanmoins il avoit de certains attachemens qui tâchoient de le retenir : nous en fûmes pleinement persuadés, lorsque jetant

les yeux sur un pays qu'il alloit abandonner,

Divorce avec les plaisirs.

Adieu, dit-il alors, séjour délicieux,
Qui m'avez dérobé les beaux jours de ma vie:
Je vous quitte aujourd'hui pour suivre mon envie,
Et vous fais mes derniers adieux.
Ne touchez pas mon cœur d'une fausse tendresse,
Retirez-vous quand je vous laisse.

*

J'ai perdu trop de temps à suivre votre loi:
Je regrette aujourd'hui cette perte funeste.
Mais dans mon déplaisir la douceur qui me reste,
C'est que je vais vivre pour moi.
Pour rompre mon dessein votre ardeur est sans armes.
Je suis détrompé de vos charmes.

*

Plaisirs, ne songez point à me venir troubler
Par les flatteurs appas qui vous sont ordinaires:
J'oppose à vos attraits des passions contraires,
Que rien ne sauroit ébranler:
J'efface en ce moment jusqu'aux moindres pensées
De toutes vos douceurs passées.

Ces paroles nous firent du plaisir, et nous eûmes tous beaucoup de joie de voir qu'il étoit résolu de nous suivre. Nous voilà donc disposés à partir; mais on n'avoit

pas encore déterminé en quel lieu nous devions aller. Les uns vouloient faire voile du côté du Nord, les autres vouloient passer au Midi: pour moi j'étois d'avis d'aller en Orient, comme dans la plus belle partie du monde. C'est-là que Dieu avoit mis ce Paradis terrestre, si célèbre dans l'Ecriture-Sainte; c'est-là que les premiers hommes du monde ont reçu la naissance; c'est dans ces Régions que Dieu a fait tant de merveilles, et que les principaux Mystères de notre Religion ont été accomplis. Je me figurois que j'y trouverois plus de satisfaction que dans tous les autres pays de la terre: un instinct secret que je sentois m'y portoit; et, par un effet de ma bonne fortune, ceux qui auparavant avoient des pensées contraires, entrèrent dans

Beaux mouvemens de la Conversion.

mes sentimens. Nous prenons jour pour notre départ, et le temps étant favorable,

On s'embarque, on fait voile, et quittant le rivage,
Tout semble nous promettre un fortuné voyage,
On pousse mille cris en sortant de ce lieu,
La bouche du Canon dit le dernier adieu.
Nos amis affligés voyant qu'on se retire,
Accompagnent des yeux en mer notre navire.
On s'éloigne du bord, on avance, et le vent
Pousse notre Vaisseau du côté du Levant.
Une épaisse fumée offusque notre vue,
Quand elle disparoît, la terre est disparue:
Et de quelque côté qu'on puisse regarder
On ne découvre plus que le Ciel et la mer.
Mais, Dieu, que d'inconstance au pays de Neptune,
Qu'on voit de changemens au-dessous de la Lune!
On se laisse conduire aux soins des Matelots,
Le vent enfle la voile, on marche sur les flots:
Mais à peine étions-nous à cent milles de terre,
Quand les vents furieux nous déclarent la guerre.
Tout d'un coup l'air se trouble, et mille tourbillons
Viennent s'entrechoquer comme des bataillons:
Ces Mutins insolens, que la Lune gouverne,
Font un murmure horrible en quittant leur caverne,
Et joyeux de se voir en pleine liberté,
Chacun suit son caprice et va de son côté.
La mer nous présageant un funeste naufrage
Gronde dans sa colère et écume de rage:
Le tonnerre à son tour bruit effroyablement,
Et l'Echo lui répond par un mugissement:

Résolution généreuse de s'exposer à tous les périls de la vie pour trouver la Vertu.

La tempête s'augmente, et les eaux plus émues
Portent notre navire aussi haut que les nues.
Ainsi nous soutenons deux mouvemens divers,
Nous paroissons au Ciel et puis dans les Enfers;
Et toujours agités d'une mortelle crainte,
Chacun porte la peur sur son visage peinte.
On résiste pourtant, on gagne pleine mer,
Lorsque des flots nouveaux commencent d'écumer.
Le Ciel, pour se venger peut-être de nos crimes,
Nous montre des tombeaux en ouvrant des abîmes:
Les plus hardis de nous paroissent étonnés,
En vain nous résistons à des flots mutinés.

Description des dangers où l'ame s'expose en quittant les délices du monde pour s'unir à la Vertu.

La tempête s'irrite, et les foudres sont prêtes,
Si nous ne périssons, à tomber sur nos têtes.
Dans ce danger funeste, il nous importe peu
De périr par les eaux, ou périr par le feu:
Nous sommes sans espoir: que le Ciel nous délivre,
Chacun croit qu'il n'a plus qu'un seul moment à vivre
Rien ne se montre à nous que la crainte et l'horreur,
La foudre et les éclairs redoublent notre peur,
Les vents ont renversé mats, cordages et voiles,
On ne découvre plus le Ciel ni les Etoiles.
Tout est dans le désordre: enfin il faut périr,
Si le Ciel promptement ne vient nous secourir.
Tout le monde gémit d'une perte commune,
Je pousse des soupirs, je plains mon infortune:
Comme considérant si proche de la mort;
Je regrette cent fois d'être sorti du port.
La crainte sur mon front peint sa tremblante image,
Je tourne mes regards du côté du rivage:
Mais dans ce triste état je vois de tous côtés
Un Ciel semé d'éclairs, et des flots agités.

Pour

Pour lors je me prépare à mon heure dernière ;
Je regarde le Ciel, je lui fais ma prière.
Quand on voit tout d'un coup, par un bonheur soudain,
La mer devenir calme et le temps plus serain ;
Le vent devint plus doux et les vagues s'unissent,
Et ces montagnes d'eau s'abaissent, s'applanissent,
Et faute de trouver un solide soutien,
Je les vois disparoître et se résoudre à rien.
La tempête se passe, on n'entend plus l'orage ;
On n'appréhende plus la mort ni le naufrage,
Et nous voyant sauvés d'un si pressant danger,
Nous cherchons avec joie un pays étranger.

La tempête nous avoit jetés assez proche des Côtes de Barbarie; nous découvrîmes des Corsaires qui venoient à nous, pour nous donner la chasse ; mais nous fûmes assez heureux pour nous retirer. Je ne vous dirai rien de tous les lieux que nous vîmes en passant. Je vous ennuierois si je m'amusois à vous parler de ces Villes superbes qui sont bâties sur les nuages de la mer, et qui semblent de loin sortir des eaux, et s'élever à mesure qu'on

en approche. Je ne vous dirai rien des Isles où nous abordâmes pour nous rafraîchir ; il suffit que vous sachiez qu'elles sont plus agréables que tous les lieux que vous habitez, et que le Soleil y répand ses plus douces influences.

Premiers charmes des approches de la Vertu.

C'est-là que jamais la verdure,
De l'Hiver importun n'a ressenti l'injure.
Tout rit dans ces beaux lieux,
Nature les a fait pour plaire,
Là dans chaque saison les yeux
Trouvent de quoi se satisfaire.

*

Là parmi les sombres bocages
On entend les concerts de cent chantres volages,
Dont les airs ravissans
Savent sans art, et sans pratique,
Flatter l'oreille des passans
Par une agréable Musique.

La beauté de ces Isles ne nous arrêta pourtant pas ; un certain génie qui nous conduisoit, nous inspiroit secrètement de pousser plus loin notre voyage. Nous fîmes

voile encore trois mois sans aborder ; et à la fin nous commencions à nous ennuyer de nous promener sur les eaux, lorsqu'un matin nous découvrîmes d'assez loin quelque chose de fort élevé, sans pouvoir discerner ce que c'étoit. Nous tournâmes de ce côté-là, et étant plus près, nous vîmes que c'étoit une Isle bordée d'énormes rochers qui la rendoient presque inaccessible. Elle étoit environnée de plusieurs petites Isles, dont la beauté sembloit nous inviter d'y aller prendre du repos ; en effet, on se disposoit pour y aborder, lorsque jetant les yeux sur une face de ces rochers qui bordoient la grande Isle, je lus ces Vers écrits en gros caractères :

L'abord difficile.

Consolation dans ses difficultés.

Mortel, qui que tu sois, qui cherches un asile
Et des lieux écartés pour plaindre tes malheurs,
Si tu veux soulager tes cruelles douleurs,
Ne te retire pas sans visiter cette Isle.

Je lus ces paroles avec une consolation que je ne saurois exprimer ; je les montrai aux autres, et nous ne pouvions concevoir comment on les avoit gravées dans un lieu qui paroissoit abandonné et inaccessible aux hommes,

Des rochers escarpés qui menacent les nues,
En défendent les avenues.
Un abord si fâcheux le fait appréhender,
Il est bordé de précipices,
Et, si les vents ne sont propices,
On n'y peut jamais aborder.

Ces Vers que nous avions remarqués redoubloient notre curiosité et irritoient le désir que nous avions d'y entrer. Nous considérions la situation de ce désert avec beaucoup d'attention, lorsqu'un homme d'assez bonne mine, qui

étoit dans notre Vaisseau, sortant comme d'un profond étonnement : Bénissons, s'écria-t-il tout d'un coup avec de grands sentimens de joie, bénissons la Providence qui nous a conduits dans un lieu que je cherche depuis tant d'années, sans que j'aie été jusqu'à cette heure assez heureux pour y aborder. Je me souviens d'y être venu autrefois dans ma jeunesse, et même d'y avoir fait quelque séjour ; mais le peu d'expérience que j'avois en ce temps-là m'en ayant donné du dégoût, j'en sortis dans l'espérance de trouver ailleurs de plus solides plaisirs. Les malheurs qui m'ont depuis agité m'ont bien appris que j'étois heureux, si je l'avois su connoître, et que pensant chercher du repos, je m'étois plongé dans de cruelles inquiétudes. J'ai voulu cent

Il est animé par les nouvelles.

fois réparer ma faute, je me suis souvent embarqué pour revenir dans un lieu que j'avois quitté; mais soit que mon destin ne m'ait pas permis d'en aborder plutôt, ou que le Ciel, pour châtier mon imprudence, ait dérobé cette Isle à mes recherches, je n'en ai pu approcher jusqu'à ce jour, et puisque je l'ai trouvée, je n'en sortirai plus, et je prétends y passer le reste de ma vie.

Ce discours augmenta encore notre curiosité. Nous le priâmes de nous dire comment on appeloit ce désert, s'il y avoit demeuré long-temps, et par qui il étoit habité. Oui, dit il, je vous l'apprendrai, et je le ferai avec joie, parce que je suis convaincu, que, si je puis vous inspirer le désir d'entrer dans cette Isle, je contribuerai à

l'établissement de votre bonheur. Cette Isle donc s'appelle l'*Isle de la Vertu:* Tout le monde en a ouï parler, mais peu de gens y sont venus; et la plupart de ceux que le bonheur y a conduits, se sont retirés pour aller en des pays moins agréables.

La jeunesse sur tout, par un léger caprice,
Abandonne ce lieu pour le séjour du vice.
Mais se désabusant enfin de son erreur,
Elle ne trouve ailleurs que tristesse, qu'horreur.
Alors, pour réparer la faute qu'elle a faite,
Elle veut, mais trop tard, revoir cette retraite;
Et par un sort funeste et qu'il faut déplorer,
On meurt assez souvent sans y pouvoir rentrer.

Le pitoyable sort de la Jeunesse.

Je ne suis pas aussi malheureux que beaucoup d'autres, puisque le Ciel permet que je revoye cet aimable désert, après l'avoir regretté si long-temps. Et pour ne vous pas laisser davantage dans l'impatience que vous avez de le visiter, je m'offre de vous y conduire; mais

il faut auparavant que je vous donne quelques avis nécessaires, car sans cela nous ne réussirions pas dans notre dessein. Sachez donc que c'est dans cette Isle, le plus doux climat du monde, que la Vertu a établi sa demeure. C'est ici qu'elle montre tous ses charmes. Quand vous la verrez, vous en serez touchés; mais pour y arriver, il y a beaucoup d'ennemis à mépriser, beaucoup d'obstacles à vaincre. Je vous plaindrois si vous marchiez sans guide; car assurément on vous arrêteroit en chemin, et vous n'auriez pas assez de résolution pour arriver au lieu où je prétends vous conduire.

On s'engage aisément à chercher la Vertu,
Elle a pour nous toucher une puissante amorce:
Mais mille empêchemens, dont on est combattu,
Nous en ôtent bientôt la force.

Voyez-vous ces petites Isles qui

environnent celle-ci, elles paroissent assez belles, et ce n'est pas sans dessein ; car c'est-là que se retirent les plaisirs que la Vertu a bannis de son Isle. Ils la regardent comme leur ennemie, ils tâchent de détourner ceux qui vont à elle, et de lui dérober les cœurs qui sont portés à l'aimer. Il ne leur est pas difficile d'y réussir, ils logent en des lieux si charmans qu'il faut se faire violence pour s'empêcher d'y aller ; et quand on y est une fois entré, on n'en veut plus sortir. Vous en jugerez vous mêmes, si vous voulez venir avec moi dans cette Isle la plus proche de nous. Ceux qui l'habitent ne nous arrêteront pas : je suis assuré qu'ils n'oseront pas se présenter devant moi; car quand ils trouvent des gens qui les méprisent, ils n'osent plus paroître.

Peu de gens y arrivent.

De toute notre Compagnie je fus le seul qui voulus accompagner cet inconnu dans cette Isle qu'il me montroit ; le désir que j'avois de m'instruire en la visitant, fit que je me détachai de la troupe pour le suivre. Je dis aux autres que je reviendrois bientôt, et que nous entrerions ensemble dans l'Isle de la Vertu. Sans mentir, je fus surpris de tout ce que je vis, et je ne m'étonnai pas qu'on eût de la peine à se retirer d'un lieu si agréable.

Je voyois des ruisseaux, des promenoirs sauvages ;
Des cabinets couverts, des jets d'eau, des bocages ;
Tout y flattoit les yeux : je voyois les chemins
Bordés de Gregadiers, d'Orangers, de Jasmins.
L'Hiver dans ces beaux lieux ne montre point de glace,
Les trois autres Saisons ne lui font point de place ;
Dans ce climat enfin on ne voit rien d'affreux.
Le Soleil y répand des regards amoureux :
Mais il ne perce point dans ces retraites sombres,
S'il en chasse le froid, il respecte les ombres ;
Et jamais il n'a pu d'un regard curieux,
Pénétrer le secret de ces aimables lieux.

Retournons, me dit alors mon guide, vous pouvez, sans aller plus loin, juger par ce que vous voyez, de la beauté des autres Isles. Il me semble que celle-ci ne vous déplaît pas, et que vous ne seriez pas fâché de vous y arrêter; mais, puisque je me suis chargé de votre conduite, je ne veux pas vous laisser dans un lieu dangereux pour vous: avouez seulement que sans un bonheur extraordinaire on n'évite point les empêchemens qui détournent de la Vertu, car en vérité les autres Isles sont encore plus agréables que celle-ci.

Ces paroles me donnoient grande envie de les visiter; mais jugeant bien qu'il n'y consentiroit pas, je retournai avec lui trouver la compagnie qui nous attendoit. Je leur dis ce que j'avois vu, et je les

trouvai tous occupés à considérer les dehors de l'Isle de la Vertu. Ils ne pouvoient comprendre pourquoi cet abord étoit si difficile. L'Inconnu, qui étoit fort savant dans ces matières, nous donna l'éclaircissement que nous désirions. Vous n'ignorez peut-être pas, nous dit-il, que la seule idée de la Vertu a quelque chose qui choque d'abord l'esprit; ce n'est pas qu'elle ne soit fort aimable : mais parce qu'elle veut être aimée toute seule, et que pour être à elle, il faut être détaché de tout le reste, il se trouve peu de gens qui veuillent s'engager à son service.

Empire de la Vertu.

Et je pense qu'elle se fonde,
Lorsqu'à tous les Mortels elle impose des Lois,
Sur ce qu'hors d'elle seule il n'est rien dans le monde
Qui soit digne de notre choix.

Elle a donc établi sa demeure dans cette Isle. L'abord, comme vous

Ella [illegible] stabilì [illegible] domare [illegible] cotte Re.

vous voyez, paroît assez rebutant, pour montrer qu'elle fait un peu mauvais visage au commencement, mais après cela elle est pleine de douceur et de tendresse. En effet, vous n'avez jamais rien vu de plus agréable que le dedans de cette Isle; je suis assuré que vous n'en voudrez plus sortir quand vous y serez entré, et que vous aimerez mieux y faire votre séjour que dans aucun autre endroit de la terre.

Pourquoi donc, lui dis-je, n'y êtes-vous pas demeuré, après y avoir entré autrefois? Pourquoi êtes-vous allé chercher ailleurs des contentemens plus solides? Hélas! dit-il, en poussant un grand soupir, j'étois trop jeune en ce temps-là pour avoir toute l'expérience qui m'étoit nécessaire. Je ne prévoyois pas les malheurs que je m'attirai

en sortant d'un lieu où mon destin m'avoit conduit. Que j'aurois évité de larmes, si je n'avois point quitté cet innocent séjour! Mes passions qui entreprirent ma conduite, me faisoient espérer mille plaisirs; et en effet, elles me menèrent d'abord par des voies assez douces; mais hélas! ces légères satisfactions ont été bientôt mêlées de chagrins. Que ces premières douceurs m'ont attiré de cruelles afflictions, et qu'elles sont devenues fatales à mon repos! Mais ne parlons plus d'une chose dont je veux perdre le souvenir; disons seulement que, faute d'expérience, on se jette en mille désordres, on se plonge en mille inquiétudes, et qu'il est presque impossible que la jeunesse (qui d'ordinaire ne suit que la violence de ses désirs) se laisse gagner par

les attraits de la Vertu qu'elle ne connoît pas. Ce n'est pas que la Raison ne nous apprenne qu'elle seule mérite nos empressemens : mais avec tout cela, quand les passions sont fortes, la Vertu a beau s'opposer à nos desseins,

Elle prétend régner sur la Terre et sur l'Onde,
Elle nous montre en vain ses charmes impuissans,
Il faut d'autres attraits pour arrêter nos sens.
Et pour gagner un cœur rebelle,
Un esprit qui connoît que pour suivre sa loi,
Il faut s'anéantir, et renoncer à soi,
Trouve qu'elle n'est plus si belle.

Ne vous étonnez donc pas si je fus assez imprudent pour me retirer; vous connoîtrez un jour qu'il est difficile de se maintenir auprès d'elle, et encore plus d'en approcher. Vous avez déjà vu les plaisirs qui se sont réfugiés autour de cette Isle pour amuser les passans : mais ce ne sont pas les seuls ennemis dont il faut se défendre,

vous en trouverez encore d'autres au-dedans qui employeront toute leur adresse pour vous plaire. Allons, entrons dans l'Isle; car j'ai trop d'impatience d'aller voir ce que j'ai estimé autrefois avec tant de passion.

En disant cela, nous nous aperçumes que le reste de la compagnie nous avoit quitté pour entrer dans les autres petites Isles; et quoi que nous pussions leur dire, ils s'y trouvoient si bien, qu'il nous fut impossible de les retirer. Ils nous dirent tous qu'ils nous attendoient au retour, et cependant qu'ils passeroient là des momens fort agréables. Je fus donc le seul qui voulus accompagner l'Inconnu. Comme nous entrions, un jeune homme d'assez bonne mine se présenta à nous pour nous conduire;

il s'y offrit de la meilleure grace du monde: il avoit l'air doux et complaisant, et on voyoit dans son port et sur son visage quelque chose de fort agréable. Je remarquai qu'il avoit bonne opinion de lui-même, car il se regardoit sans cesse avec beaucoup de complaisance. Il nous fit cent révérences pour nous obliger de le recevoir dans notre compagnie; il nous promit de nous accompagner dans tout notre voyage, et de nous montrer ce qu'il y avoit de plus curieux dans l'Isle.

Pour moi, j'avoue que j'étois ravi de sa civilité; mais mon Guide qui le connoissoit ne voulut jamais se prévaloir de sa complaisance. Je le priai seulement de me montrer sa maison, afin qu'à mon retour je pusse lui rendre visite: mais il

me dit qu'il n'avoit point de demeure à lui, parce qu'il étoit bienvenu par-tout, et qu'il y avoit peu de gens qui, comme nous, reçussent si mal les avances qu'il avoit faites. Il en fut rebuté, car il disparut en un moment sans que nous vissions par où il avoit passé : j'en demeurai surpris lorsque mon guide, qui s'en aperçut, me dit : Ne vous étonnez pas de l'adresse de ce galant-homme ; vous ne saviez pas que c'est l'Amour-propre qui vouloit se joindre à nous : il est si subtil qu'il se mêle insensiblement dans toutes sortes de compagnies : il prévient pour se faire agréer ; mais lorsqu'on le rejette, il se retire si adroitement, qu'on ne s'aperçoit pas de sa fuite. En vérité, lui dis-je, je ne m'étonne plus de ce qu'on lui fait par-tout si bon accueil, il est

Intrigue de l'Amour propre.

le plus agréable du monde : quand votre rudesse l'a contraint de se retirer, je me sentois tout disposé à lui accorder mon amitié.

Son air a des attraits capables de charmer,
Son esprit est galant et son humeur civile,
Et plus on l'entretient, plus il est difficile
De se défendre de l'aimer.

Après avoir quitté l'Amour-propre, nous entrâmes dans une vaste prairie émaillée de fleurs, qui répandoient le plus doux de tous les parfums. C'est assurément un des plus beaux endroits de l'Isle.

C'est-là que des ruisseaux l'agréable murmure,
Des gazons renaissans caressent la verdure.
Là les chênes touffus, se mêlant aux ormeaux,
Offrent au voyageur l'ombre de leurs rameaux :
Le Zéphir amoureux, d'une aîle bienfaisante
Tempère du Soleil la chaleur dévorante :
Et les tendres oiseaux, gazouillant leurs chansons,
Donnent à leurs petits les premières leçons.

En sortant de cette prairie nous trouvâmes une Ville dont les rues

sont assez belles. Les habitans y sont fort civils et courtois : elle est extrêmement peuplée, on y aborde de toutes les parties du monde, dans l'espérance d'y faire quelque fortune. En effet on y voit de belles maisons ; mais les anciens habitans nous dirent que les meilleures familles n'y subsistoient pas long-temps ; que tout ce qui paroissoit pour lors de plus superbe, n'étoit bâti que depuis quelques années, et qu'il ne restoit que de tristes débris de celles qui autrefois avoient été magnifiques. Cette Ville s'appelle *Complaisance*, du nom de la Dame à qui elle appartient. Comme nous nous promenions dans une grande place où chacun nous faisoit mille amitiés, nous la vîmes venir à nous avec un visage riant, et l'air le plus aimable du monde. Je com-

La Complaisance.

mençois à prendre plaisir à son entretien, lorsque mon guide me dit de ne pas m'arrêter à ses paroles, parce qu'elle déguisoit toujours ses pensées. Quoi, me dit-il, ne connoissez-vous pas encore Complaisance ?

Apprenez que c'est une Dame
Qui ne montre rien moins que ce qu'elle a dans l'ame.
Soit qu'il faille approuver ou le bien ou le mal,
Elle le fait d'un air égal,
Toujours elle paroît au-dehors satisfaite,
Soit qu'elle arrive ou non à ce qu'elle souhaite

Cette Ville est bâtie sur le bord d'une Rivière qu'on appelle *Flatterie.* Cette Rivière est célèbre par le trafic de quantité de gens qui y ont fait fortune pour s'y être embarqués à propos ; mais elle est encore plus fameuse par les débris d'une infinité de personnes qui y ont fait naufrage. La Flatterie.

Les civilités que nous recevions

en ce lieu-là, ne me déplaisoient pas, ce qui fut cause que l'Inconnu me parla avec un peu d'aigreur. Si vous voulez, me dit-il, vous arrêter à tout ce que vous trouverez, nous n'arriverons jamais où nous avons dessein d'aller; ne vous ai-je pas dit d'abord qu'il y avoit mille difficultés à vaincre avant que d'entrer dans le Palais de la Vertu? Nous sommes dans son Isle, mais sa maison est encore bien éloignée; et, si vous ne voulez me suivre, je serai contraint de vous quitter pour continuer mon voyage. Je lui promis que je ferois tout ce qu'il voudroit. Je sortis de Complaisance, parce qu'il le souhaita, et nous allâmes coucher à Délicatesse.

La Délicatesse. Ce Château est un des plus agréables qu'il y ait au monde;

tout y rit, tout y plaît ; il est pourtant plus beau que riche, et la plus fine architecture y est observée dans toutes les règles. Il est bâti entre un bocage et un grand canal qui y entretiennent en tout temps un air frais, et les avenus sont bordées de fleurs. Comme nous abordions, nous arrivâmes à un Cabinet de Jasmin, où une Dame, accompagnée d'une fille qui avoit fort mauvaise grace, étoit assise dans un fauteuil. Je m'arrêtai pour la considérer, et je connus que c'étoit Délicatesse ; mais j'étois en peine de savoir quelle étoit la personne qui l'accompagnoit, lorsque mon guide me dit qu'elle s'appeloit *Répugnance :* ce que je reconnus ensuite par la quantité de grimaces que je remarquai sur son visage.

La Répugnance.

Au reste Délicatesse a reçu d'assez beaux avantages de la Nature ; elle a la taille belle, et dans le visage je ne sais quoi de jeune, qui ne déplaît pas. S'étant levée pour se retirer quand elle nous aperçut, je remarquai dans sa démarche une certaine négligence qui lui donnoit beaucoup de grace.

Sur son visage est peint l'éclat de la jeunesse,
Son air est enjoué, son esprit est brillant,
Enfin tout ce qui peut rendre un objet charmant
Se rencontre en Délicatesse,
Et sans sa trop grande mollesse,
Elle plairoit extrêmement.

Nous lui fîmes notre compliment, qu'elle reçut avec assez de froideur : et je remarquai qu'elle n'étoit pas trop aise de nous recevoir dans sa maison, de peur de s'incommoder : mais comme il étoit fort tard, nous fûmes contraints de nous y arrêter.

Nous en partîmes de grand-matin pour aller à une Ville assise sur une montagne assez proche. Le grand chemin qui y conduisoit étoit bordé d'arbres, dont les écorces étoient gravées de chiffres, ce qui me fit d'abord juger que nous allions dans un lieu où il ne faudroit pas faire un long séjour. Ce chemin étoit rempli de personnes dont les unes alloient à cette Ville, et les autres en revenoient. Je remarquai cette différence entr'eux. Ceux qui alloient dans la Ville étoient extraordinairement enjoués, leurs discours étoient pleins de flatterie, et leurs actions pleines de passion et d'emportement; ceux au contraire qui en revenoient, paroissoient extrêmement sérieux, et je voyois dans leurs yeux une secrète confusion qui témoignoit qu'ils n'étoient pas satis-

faits de leur voyage. Je ne comprenois pas ce mystère, lorsque l'Inconnu, pour m'en instruire, me dit: Apprenez que cette Ville que vous voyez s'appelle *Coquetterie*; ces jeunes gens qui y courent avec tant d'empressement s'imaginent y trouver de grandes douceurs; mais ceux qui en sont de retour, déplorent le temps qu'ils ont malheureusement sacrifié à des folies: c'est pour cela qu'ils sont aussi sérieux que les autres paroissent enjoués, et ceux-ci seront bienheureux s'ils peuvent quelque jour se détromper comme les autres. Il faut du temps, lui dis-je, pour se désabuser de mille extravagances: on a beau nous représenter des vérités importantes à notre repos, les années nous en apprennent plus que toutes les instructions que l'on nous donne.

Coquetterie.

La vieillesse a beau nous prêcher,
On n'en croit pas à sa science,
Rien du tout ne nous peut toucher,
Que notre propre expérience.

Il est vrai, repartit mon guide; mais si on vouloit faire un peu de réflexion sur les extravagances où nous engagent nos passions, on rougiroit peut-être de ses propres foiblesses. Notre esprit ne concevra-t-il jamais que nos emportemens nous attirent du mépris, et que ses affections continuelles qui sont si communes au pays de Coquetterie ne servent qu'à nous rendre ridicules. Tout y est affecté, l'air, le port et les paroles; et pour vous le faire mieux connoître, si vous voulez, nous y ferons quelque séjour. Non, lui dis-je, bien loin de m'y arrêter, je n'y veux pas seulement passer. Je ne suis pas assez curieux pour m'instruire des choses

que je n'approuve pas. J'ai souvent ouï parler de ce pays-là ; mais je n'ai jamais eu envie d'y aller, il ne m'a jamais plu, et je ne pense pas qu'on puisse aimer un lieu où l'on renonce à la Religion.

En ce lieu, m'a-t-on dit, chacun s'en fait conter.
Autant les laides que les belles,
Et il suffit de les flatter,
Pour être bien venu chez elles.

Nous détournâmes dans une grande prairie pour ne point passer dans la Ville ; et après avoir fait assez de chemin, nous vîmes un grand jardin plein de fleurs, où les gens de Coquetterie viennent a la promenade. Je m'arrêtai un moment pour les considérer, lorsque mon guide, se tournant vers moi :

Regarde, me dit-il, près de cette fontaine,
Diane, Cléonice, Amarante, Climène,
Doris, Sylvie, Aminte, Olympe, Amarillis,
Regarde un peu plus loin l'agréable Philis,
Qui se promène seule à travers la prairie,
Pour mieux entretenir sa douce rêverie.

Je les considérai un moment avec assez d'attention, et je pris sur-tout plaisir à observer celle qui se promenoit toute seule, et dont l'air et le port marquoient beaucoup de passion. Je ne pus m'empêcher de rire de tous ces noms, et de me mocquer de la folie du monde; et sans nous arrêter davantage, nous détournâmes nos pas d'un côté où le pays étoit plus couvert, parce que le Soleil commençoit à nous incommoder.

Après avoir marché un peu de temps, nous entrâmes dans un bois où nous vîmes trois filles qui se promenoient. Elles furent un peu surprises de notre rencontre. Leur vue m'inspira d'abord autant de respect pour elles, que j'avois conçu de mépris et de dégoût pour celles que j'avois vues dans la prairie;

et je ne pouvois me lasser d'admirer un certain air que je n'avois reconnu qu'en elles. L'une avoit la mine franche et ouverte; on lisoit jusques dans le fonds de son ame, et on découvroit toutes ses pensées. L'autre avoit la physionomie la plus douce et la plus innocente du monde; elle rougit aussi-tôt qu'elle nous aperçut, et baissa les yeux pour ne nous pas voir. La troisième étoit fort sérieuse, sans affecter néanmoins de le paroître; son habit étoit simple, mais fort propre. Tout ce que je voyois en elles me plaisoit; mais j'en eus encore plus d'estime quand je sus que c'étoient la Simplicité, la Pudeur, la Modestie. Je leur conseillai de ne pas aller à Coquetterie, de peur de corrompre leurs bonnes inclinations: elles me ré-

La simplicité, la Pudeur, la Modestie.

pondirent avec un grand soupir, qu'elles n'avoient garde de s'y présenter, puisqu'on les en avoit bannies, avec défense d'y jamais entrer.

Nous continuâmes notre route à l'ombre des arbres, et nous descendîmes dans un vallon, où une forêt d'arbres touffus formoit une confusion d'allées sombres et obscures : quantité de personnes s'y promenoient, mais séparément ; chacun s'entretenoit avec ses pensées. Je voulus entrer dans une de ces allées, à l'instant celui qui y étoit entra dans une autre pour éviter ma rencontre. Au milieu de cette Vallée couloit un Ruisseau, dont l'eau claire fuyant à travers la mousse et le gazon, entretenoit l'esprit dans une sombre mélancolie par un léger murmure. Aussi je voyois quantité de personnes couchées sur l'herbe

et assez éloignées les unes des a
tres, qui ne disoient pas un m
A quelques pas de-là paroissoit
Château qui n'avoit rien d'agréab
au-dehors, et dont quelques ruin
montroient qu'il n'étoit pas habit
ou du moins que ceux à qui il a
partenoit en avoient peu de soi
Je ne comprenois pas d'où venoie
ce grand silence et cette humeu
rêveuse, lorsque mon guide me d
La Rêverie. que c'étoit le séjour de la Rêverie
que ce Château lui appartenoit,
qu'elle avoit choisi cette demeu
comme un lieu tout-à-fait con
forme à son humeur. Tandis qu'
me parloit, je tournai les yeux d
côté du bois, et je la vis venir droi
à nous dans une allée couverte. Dè
qu'elle nous aperçut, elle voulu
se détourner pour éviter de nous
parler; mais je courus après elle,

de sorte qu'elle fut obligée de s'arrêter et de m'attendre. Je vis une fille assez maigre et fort sérieuse, et toujours plongée dans les pensées qui l'occupent : elle arrête ses yeux sur le premier objet qui se présente ; mais elle ne le voit pas, quoiqu'il semble qu'elle le considère avec grande attention : elle regarde tout sans rien voir : elle paroît assez recueillie, et ne trouve point de plus agréable entretien que ses pensées. Je sentis d'abord quelque sympathie pour elle : il me sembloit que son humeur ne s'accordoit pas mal avec la mienne, je voulois gagner son amitié, et je lui dis pour cela cent choses obligeantes ; mais elle ne répondoit presque pas, et le peu de paroles que j'en tirois, étoient dites fort mal-à-propos. Je ne pus m'empêcher d'en

rire, sur-tout de la dernière réponse qu'elle me fit, quand je lui parlois de la beauté de la solitude; car elle me répondit que le puissant Sophy de Perse menaçoit le Grand Mogol de lui faire la guerre. Elle avoit avec elle le Silence qui l'aidoit à marcher; il est tel que la Peinture le représente, il faisoit quelques grimaces des yeux, et tenoit un doigt sur la bouche. Comme je vis que je ne pouvois tirer raison de l'un ni de l'autre, je les quittai, et voulus entrer dans une allée pour y rêver comme les autres: mais l'Inconnu me retint, disant qu'il ne falloit pas demeurer plus long-temps en ce lieu-là, parce que Rêverie est une des plus fâcheuses ennemies de la Vertu, et peut-être celle qui lui est la plus contraire. Je lui obéis, nous sor-

times de ce désert, et en passant il me fit prendre garde à une grotte fort obscure et couverte de feuillages, qu'il me dit être la demeure du Silence.

De Rêverie nous allâmes à Amusement, qui est fort proche de-là. C'eſt un des plus jolis endroits que j'aie vu dans notre voyage. Il est situé dans une campagne charmante où s'élèvent des Tilleuls et des Peupliers, dont la verdure tendre et naissante cache les nids d'un nombre infini d'oiseaux qui chantent nuit et jour. Là, toute la nature est riante et gracieuse, le Ciel y est doux et serein, et la Terre étale tous les jours aux yeux de nouvelles richesses. En s'avançant dans la plaine, on aperçoit un Palais d'une architecture agréable, avec de justes proportions, et orné de meubles les plus précieux.

Amusement.

Tout y est propre, magnifique et plein d'agrémens. Les Jardins ne sont point vastes, mais décorés de quantité de plantes qui font briller à l'envi l'or et les superbes rubis de leurs fleurs : aux deux côtés du Jardin paroissent deux bocages, dont les arbres par leurs rameaux épais font une ombre impénétrable aux rayons du Soleil. Dans le milieu bondit une fontaine qui forme un canal le long d'un tapis verd, et fournit de l'eau à deux jets, qui s'élançant avec impétuosité, semblent se confondre avec les nues. En un mot ce séjour agréable réunit ce qu'il y a de curieux dans les plus belles Villes du monde.

Les soucis, les chagrins, la sanglante fureur,
Dans le lieu fortuné ne portent point l'horreur:
Tout charme : des plaisirs la troupe aimable et pure
Y releve à l'envi l'éclat de la Nature.

Le maître de ce Village est fort jeune,

jeune, il perd la plus grande partie de son temps à considérer la première chose qui se présente à ses yeux; le moindre objet arrête ses pensées. Je ne m'ennuyois point dans ce lieu-là, et j'avois envie d'y passer le reste du jour, lorsque mon conducteur me dit qu'il falloit aller jusqu'à Négligence. Nous y arrivâmes d'assez bonne heure. C'est un lieu presque désert, les habitans y sont fainéans, les terres incultes et stériles, et je fus surpris de ne trouver pas un artisan dans tout le Village. On n'y travaille point, les maisons sont mal bâties et négligées. En arrivant, nous vîmes tout le monde dans les rues, sans occupation; je ne m'en étonnai pas; et mon guide, qui connoissoit parfaitement le pays, me dit qu'on ne se gouvernoit pas à Négligence comme dans les

La Négligence.

autres endroits. On y passe le jour à dormir, et la nuit à jouer et à se divertir. Voici ce qu'il m'en apprit :

Lorsque la nuit sortant de ses cavernes sombres,
Verse dans l'Univers le repos et les ombres :
Que le Soleil se cache et que le jour s'enfuit,
Que par toute la terre on n'entend plus de bruit,
Que le silence régne et que chacun sommeille,
A Négligence on veille.

※

Lorsque dans l'Orient le Soleil de retour,
Chasse l'obscurité pour faire place au jour,
Que l'esprit le plus lâche excitant son courage,
Sort des bras du sommeil, et vole à son ouvrage,
Qu'on se livre au travail avec le plus d'effort,
A Négligence on dort.

Je n'approuvai pas les maximes de ce lieu-là, et ce ne fut que par contrainte que nous y passâmes la nuit. En nous retirant, la Dame à qui étoit le Village, vint à nous, et nous fûmes obligés de lui faire civilité. Négligence est une personne qui n'a rien de beau; elle a

la taille petite, son air est désagréable, son action négligée et ses habits mal-propres; et pour ne rien déguiser,

Son air affoiblissant, sa parole tremblante,
Ses regards languissans et sa démarche lente,
Ses cheveux mal peignés et ses yeux sans éclat,
Me la firent paroître en si mauvais état,
Que j'en eus du dégout si-tôt que je l'eus vue:
Elle qui, le connut se cacha de dépit:
Je ne regardai point le chemin qu'elle prit,
Ni ce qu'elle étoit devenue.

On nous mit coucher dans une chambre mal-propre, où toutes choses étoient mal arrangées; aussi, dès que le jour parut, nous partîmes pour nous rendre ce jour-là à Inconstance. En allant, nous passâmes par Tiédeur. C'est une maison si mal bâtie, que je ne voulus pas y entrer; et la Maîtresse qui en porte le nom, étant sortie par hasard, ne me donna pas plus d'envie de m'y arrêter. C'est une fille

La Tiédeur.

fort laide; mais qui fait pourtant la dédaigneuse, vous diriez que tout est indigne d'elle; rien ne la contente, elle fait la précieuse, et cependant c'est la plus désagréable personne du monde.

Pour vous dire, en un mot, ce que c'est que Tiédeur,
Deux vers vous en feront la peinture fidelle,
Oronte, l'on ne peut jetter les yeux sur elle,
Sans qu'elle fasse mal au cœur.

La Jalousie.

Proche de-là paroissoit un bois qu'il falloit passer. Après y avoir marché quelque temps, nous trouvâmes un endroit fort épais, que l'Inconnu me dit être le séjour de la Jalousie. On y voit en tout temps des brouillards qui ne se dissipent point, c'est ce qui est cause qu'on y découvre toujours les choses autres qu'elles ne sont. La Jalousie ne se montra point, soit qu'elle fût occupée ailleurs, soit qu'elle eût honte de paroître. Elle n'ose

presque pas se faire voir, elle rougit quand on l'observe, elle fait ce qu'elle peut pour se déguiser; mais il est toujours aisé de la reconnoître. J'appris qu'elle ne se donnoit jamais de repos, qu'elle passoit sa vie à se tourmenter, et que quand elle n'avoit pas de véritables sujets de s'inquiéter, elle en cherchoit d'imaginaires. Je remarquai que sa maison étoit percée de tous côtés, et qu'on voyoit aisément tout ce qui se faisoit au-dehors. Autour de sa maison étoient quantité de petites grottes, d'où je vis sortir en foule les Soupçons. Ce sont des enfans malfaisans, qui ont les yeux troublés et le visage fort pâle. Je voulois visiter plus particulièrement ce désert, lorsque mon guide, pour m'en empêcher, me remontra qu'il étoit tard, et

Les Soupçons.

que ce n'étoit pas-là qu'il falloit passer la nuit, parce qu'on n'y dormoit point. Je le suivis, et en continuant notre chemin, je vis la Jalousie couchée sur l'herbe, au pied d'un arbre. Son visage maigre et défait me fit compassion, et sa vue me confirma ce que j'en avois autrefois ouï dire.

Son esprit inquiet est toujours plein d'ombrages,
Ses soupçons importuns deviennent ses Tyrans,
Ils font voir à ses yeux des fantômes errans,
Et mille confuses images
Qui jettent dans son cœur cent chagrins dévorans.

Je ne m'amusai pas à l'entretenir, car outre que les tristes pensées qui l'occupoient ne lui auroient pas permis de me répondre, il ne restoit de temps que ce qu'il en falloit pour arriver à Inconstance. Nous quittâmes donc le bois, et en sortant, nous entrâmes dans un pays de sables, où nous

L'inconstance.

eûmes beaucoup de peine à marcher. Après cela notre chemin nous conduisit dans un bocage où les vents soufflent sans cesse, les feuilles des arbres y sont dans une agitation continuelle, le temps y change à tout moment : tout cela me fit juger que nous n'étions pas loin d'Inconstance. En effet, je découvris fort près de nous un Château bâti sur le sable, au bord d'une rivière assez rapide. Je tournois mes pas de ce côté-là, lorsque j'aperçus la maîtresse de ce Château, qui sortoit pour aller à la promenade. Je ne saurois pas bien vous dire comment elle est faite, parce qu'à tous momens elle change d'air et de visage, elle ne reste jamais en une place; ou si elle s'arrête quelquefois un instant, elle marche après si vîte, que ceux qui l'ac-

compagnent ne sauroient la suivre. Quand elle donne quelque ordre, on ne se hâte pas de l'exécuter, parce que d'ordinaire elle change d'avis. Sa maison n'est pas achevée, on y travaille sans cesse; mais on ne fait jamais rien qui lui plaise. Avec tout cela, elle a quelque chose de fort agréable; et si elle avoit moins de légèreté, elle l'emporteroit sur beaucoup d'autres.

Dans les traits du visage elle n'a rien de laid,
Elle a même en son port quelque chose qui plaît:
Mais son air inconstant la rend désagréable,
Un peu de fermeté lui sieroit beaucoup mieux,
Et la rendroit bien plus aimable
Que cet éclat si vif qui brille dans ses yeux.

Celui qui l'aidoit à marcher avoit assez bonne mine; il me fit d'abord un visage assez doux, mais un moment après il prit un air fort sérieux. Je demandai à mon guide qui il étoit, et il me dit qu'il se

nommoit *Changement*. Elle avoit aussi à sa suite une fille fort jolie, qui avoit dans les yeux une vivacité extraordinaire ; mais on y voyoit beaucoup de légèreté, car ils ne s'arrêtoient jamais sur un même objet. Comme elle me vit approcher, elle avança quelques pas pour me parler, puis elle se retira sans rien dire ; elle tenoit des tablettes où elle écrivit quelques paroles, et en même-temps elle les effaça. J'appris qu'elle s'appeloit *Irrésolution*. Changement.

Je ne m'arrêtai pas long-temps avec des personnes aussi volages, et je me retirai dans un endroit du bois fort épais, à dessein d'y passer la nuit, car la saison étoit belle et la lune fort claire. Je me couchai sous un arbre, et l'Inconnu à quelques pas de moi. Je commençois à m'endormir lorsque j'entendis assez

proche de nous une voix dont la douceur me charma l'oreille. En vérité, je n'ai jamais rien ouï de plus agréable; c'étoit une fille qui combattoit entre la Grace et la Nature. Ses Vers exprimoient assez bien les sentimens d'un homme qui voulant faire un pas dans l'aimable chemin de la Vertu, recule par la crainte d'abandonner les douceurs du vice. Voici ce qu'elle chantoit:

Vertu, fille du Ciel, tes affreuses rigueurs
De ton culte sacré détachent tous les cœurs.
Des nuages épais derobent ta lumiére:
Ton front seroit plus beau, s'il étoit moins austére.
Heureux! qui près de toi goûtant la liberté,
Peut quitter les plaisirs et la félicité:
Que dis-je? faut-il donc dans le printemps de l'âge
Vivre loin des humains solitaire et sauvage?
Faut-il donc de l'amour mépriser la douceur?
Au sein de l'abondance ignorer le bonheur?
Ivre d'un fol espoir, d'une vapeur légére,
Prendrai-je pour bonheur une ombre mensongére?
Non: je veux être heureuse et profiter du temps.
Couchons-nous sur les fleurs, endormons tous nos sens,

Avalons des plaisirs l'amorce enchanteresse,
Nous sentirons trop tôt l'importune tristesse.....

En achevant ces dernières paroles, elle se tut, soit pour se reposer, soit plutôt pour donner passage à ses soupirs, et laisser couler ses larmes. Je vous avoue que la tendresse de ses paroles, jointe à la douceur de sa voix, me touchèrent, et je plaignois en moi-même le malheur de cette Inconnue, lorsque, recommençant à chanter, elle me donna autant de joie par ses dernières paroles, qu'elle m'avoit inspiré de compassion par les premières. Voici ce qu'elle chanta en reprenant le discours qu'elle avoit interrompu.

Conversion à la Vertu.

Tes attraits sont vainqueurs, tu dessilles mes yeux,
Je te voi, je te suis, tu combles tous mes vœux;
Adorable Vertu, sans toi tout est fragile:
Mourons, mourons, la vie est un poids inutile.
Allez, honneurs, plaisirs, profanes voluptés,
Pourquoi séduire un cœur qui vous a rejettés?

Allez, n'espérez pas qu'après vous je soupire :
Vous m'étalez en vain votre pompeux empire,
Vous brillez un moment, et vous disparoissez
Dans le vague des airs, alors que vous naissez.
Mes yeux trompés d'abord ont admiré vos charmes :
Hélas! que ces douceurs me font verser de larmes!
Le chemin de la Croix n'offre que des rigueurs.
Il est vrai ; mais l'amour y fait naître des fleurs.
Courons, suivons la voie où le Ciel nous appelle,
Je l'entends, à ses cris ne soyez point rebelle.
Volez, mon cœur, volez aux plus affreux climats,
Et fuyez pour toujours le monde et ses appas :
Pleurez, pleurez, mes yeux, mon sort vous y convie ;
Quels plaisirs, quels attraits peuvent charmer ma vie?
O Loi sainte! ô Vertu! que votre joug est doux!
Constant dans mes désirs, je n'aimerai que vous.

Les soupirs qui sortirent en foule de sa bouche, après ces paroles, étouffèrent sa voix, je n'entendis plus rien ; mais je fus ravi de ce que, malgré ses répugnances, elle suivoit enfin le parti de la Grace. Après cela je pris un peu de repos, et dès qu'il fut jour, l'Inconnu me fit sortir d'Inconstance, car il s'aperçut que je commençois à participer

ticiper aux qualités du lieu où j'étois; mon esprit pensoit déjà au changement, je ne songeois plus que je devois aller voir la Vertu; et pour vous dire la vérité, cette demeure ne me déplaisoit pas.

Je m'y trouvois si bien, qu'il me prenoit envie
D'y passer doucement le reste de ma vie.

Nous sortîmes donc d'Inconstance, et après avoir marché environ trois heures dans un pays le plus charmant du monde, nous vîmes sur une éminence un Château magnifique. J'appris que c'étoit le séjour des Graces. Elles habitent sur cette montagne pour être vues de tous côtés, parce que tout le monde a besoin de recourir à elles. Mon guide me dit que le Palais de la Vertu étoit au-dessous de cette éminence dans un vallon couvert d'un bois fort épais,

Le séjour des Graces.

et qu'elle avoit choisi ce lieu-là, parce qu'elle prend plaisir à se cacher. Je sentois à ces paroles une joie intérieure qui me transportoit; et je marchois avec tant de précipitation, qu'il étoit aisé de remarquer l'impatience que j'avois d'arriver dans un lieu où je devois borner mon voyage. Nous trouvions dans le chemin toute sorte de gens qui avoient le même dessein que nous : mais ils se rebutoient de leur voyage, parce que, disoient-ils, le Palais de la Vertu sembloit s'éloigner d'eux, et qu'on ne pouvoit jamais y arriver. Une personne entr'autres, qui se reposoit sur l'herbe à l'ombre d'un arbre, me dit assez haut, comme je passois :

Arrête, Voyageur, à quoi bon tant marcher,
Tu ne trouveras pas ce que tu vas chercher ;
Je sais que la Vertu demeure dans cette Isle,
Mais de la rencontrer il est trop difficile.

Depuis long-temps je cherche et ne la trouve pas,
Et c'est ce qui me fait borner ici mes pas.
Ne te flattes donc point d'une espérance vaine,
Tu marcheras long-temps, et tu perdras ta peine,
Cesse de te donner tant de soins superflus,
Arrêtons-nous tous deux, et ne la cherchons plus.

Je regardai cet homme avec beaucoup de mépris, sans m'arrêter à ce qu'il me disoit, et je connus à sa mine que c'étoit le Dépit. J'entrai dans un petit bois si épais, qu'il étoit difficile de bien discerner les objets; je vis pourtant quelques paroles gravées sur les arbres, je m'approchai pour les lire, et je trouvai que c'étoit des satyres. En même-temps j'entendis du bruit derrière moi; je jetai les yeux de ce côté-là, et je vis une fille assez mal vêtue qui couroit et parloit toute seule: elle passa si vîte que je ne pus l'examiner, je remarquai

Dépit.

seulement qu'elle avoit la bouche grande et les yeux rudes.

Celle que tu vas voir, me dit-elle en passant,
Est digne de ta visite:
Mille gens qui l'ont vue la trouvent sans mérite,
Et comme elle n'a rien qui soit divertissant,
Quand on la connoît on la quitte.

Médisance. Je connus par ces paroles que c'étoit la Médisance, aussi je ne fis pas réflexion sur ce qu'elle disoit: je poursuivis mon chemin, et après avoir marché jusqu'au soir dans une plaine à l'ombre de quelques arbres, nous arrivâmes au pied de la montagne où étoit le Château des Graces. J'en aperçus quelques-unes qui étoient sorties; mais elles se retirèrent dès qu'elles nous virent. Je courus après elles avec beaucoup d'ardeur; car j'avois ouï dire que pour les gagner il falloit de l'empressement, & que la moindre indifférence les rebutoit. Les Graces

sont des personnes bien faites et fort agréables ; mais elles sont fort retirées et ne se montrent que rarement. Elles sont pleines d'esprit, et si éclairées qu'elles découvrent à leurs amis des vérités que les savans du monde ne pénètrent pas. Elles n'ont rien de grossier ni de terrestre. Leur extraction est divine, et elles conservent beaucoup d'amour pour le lieu de leur origine, c'est ce qui les rend un peu sérieuses. Elles connoissent ce qu'elles valent, et ne se montrent qu'aux gens qui les estiment. Elles ont l'adresse de captiver la liberté sans la contraindre. Elles lient leurs captifs ; mais ils aiment leurs chaînes, et par un bonheur bien doux leurs esclaves sont heureux, et les cœurs qui s'affranchissent de leur servitude tombent dans un esclavage déplo-

Empire des Graces.

rable. Il s'en trouve même parmi elles de si parfaites, que personne n'a jamais encore résisté à leurs attraits. Elles font autant de conquêtes qu'il leur plaît. J'en vis une sur-tout qui porte le nom de *Victorieuse*, parce qu'elle n'attaque jamais sans vaincre, et que les ames les plus rébelles fléchissent avec plaisir sous le pouvoir de ses charmes.

Ces illustres beautés que vantent les histoires,
Qui rangeoient sous leurs lois les plus fameux vainqueurs,
Jamais par leurs appas n'ont touché tant de cœurs,
Que cette seule Grace a gagné de victoires.

Et pour vous découvrir l'artifice innocent dont elle se sert pour vaincre :

Elle porte ses coups au cœur,
Elle l'attaque, elle le presse;
Mais c'est avec tant de douceur,
Qu'au lieu d'accuser sa rigueur,
Il aime la main qui le blesse.

Victoire de la Grace.

Je me souvins, en la voyant,

de lui avoir obéi plusieurs fois en ma vie, et d'avoir toujours eu beaucoup de respect pour elle; aussi me montra-t-elle un visage assez riant, et même elle s'offrit de me conduire à la Vertu après qu'elle m'auroit fait voir les curiosités de sa maison; car c'est elle proprement qui en est la maîtresse, quoique toutes ses sœurs y logent avec elle. J'en vis une à qui une infinité de personnes de toutes conditions faisoient la cour; mais dans cette foule je voyois aussi quantité qui se retiroient d'elle avec beaucoup de dédain. Elle tâchoit de les retenir par mille promesses; mais voyant qu'elle ne gagnoit rien, elle les abandonnoit à leurs désirs, et ne se mettoit plus en peine de leur conduite. J'appris que c'étoit cette Grace qui persuade à ses favoris

de sortir du monde pour entrer dans la solitude, et qu'on appelle *la Grace des Vocations*. Elle exhortoit à la Constance ceux qui s'attachoient à sa suite, et leur promettoit de grandes félicités. Mais ses promesses n'empêchoient pas qu'une partie de ceux qui d'abord avoient témoigné grand empressement ne quittassent ses intérêts pour prendre un autre parti. Il y en avoit même, qui après une fidélité de plusieurs années, devenoient inconstans. Je déplorois leur malheur; je compâtissois à leur infortune. Que de travaux perdus, disois-je, que de peines inutiles, faute d'un peu de fermeté!

Mille gens animés d'un généreux transport,
Témoignent d'abord du courage,
Mais hélas! dans la suite un malheureux naufrage
Les fait périr au port.

J'en vis une autre plus heureuse

que celle-ci dans ses conquêtes. Au lieu de s'éloigner d'elle, on y couroit avec ardeur; elle distribuoit à tous des couronnes qui à la vérité n'étoient pas également riches, mais qui étoient assez belles pour contenter leur ambition; chacun étoit satisfait de sa récompense, et n'envioit point celle des autres. Elle disoit ces paroles en les couronnant:

Venez, cœurs généreux, recevoir la Couronne,
Vous l'avez méritée, et le Ciel vous la donne,
Il veut que vous soyez enfin récompensés.
Oubliez les tourmens, les périls, les allarmes,
Jouissez de la paix et essuyez vos larmes,
Vos travaux sont passés.

Triomphe de la Grace persévérante.

Vous voyez bien que c'étoit la Grace de la Persévérance: son air me le fit d'abord conjecturer; car elle a la mine grande et sérieuse, on ne voit rien en son visage qui ne marque une fermeté et une constance admirable.

Je regardois ces Couronnes avec plaisir, et je sentois naître dans mon cœur une extrême passion d'en mériter une, lorsque la Grace Victorieuse me fit entrer dans une grande salle, où je vis une infinité de tableaux qui représentoient ces illustres Pénitens qu'elle avoit convertis. J'admirois ses grandes conquêtes, lorsqu'elle me fit passer dans un Cabinet orné de quantité d'emblêmes qui exprimoient assez naïvement les effets de la Grace. Je ne me souviens pas de tous; mais en voici quelques-uns qui me sont demeurés dans la mémoire. Je me contenterai de rapporter le corps de l'emblême et les paroles, vous en ferez vous-même l'application.

Devises des Saints.

Le premier avoit un Soleil dans son midi, avec ces paroles: *Lustrat et accendit.* Il éclaire et il échauffe.

Dans un autre paroissoit une brebis à qui on montroit un rameau de feuillage, avec ces paroles: *Tracta quidem, sed sponte tamen.* Il est vrai qu'on l'attire; mais c'est sans contrainte.

Un autre avoit un jet d'eau qui tomboit dans un bassin, et de-là se répandoit dans une prairie. Les paroles étoient: *Mundat et aspergit.* Il nettoye et arrose.

Dans un autre étoit un Soleil naissant, avec ces paroles: *Is tenebras nascendo fugat.* Si-tôt qu'il paroît, il dissipe les ténèbres.

Un autre étoit composé d'un grand feu d'où sortoient des métaux fondus: les paroles disoient: *Durissima mollit.* Il amollit les choses les plus dures.

Dans un autre paroissoit une hermine couchée sur des fleurs,

avec ces paroles : *Sordida quæque fugit.* Elle fuit toute sorte de souillure.

Je ne me souviens pas des autres ; mais en voilà assez pour vous faire juger que je pris beaucoup de plaisir dans ce Cabinet. De-là elle me mena dans une grande galerie garnie de tableaux, où l'on avoit peint ces fameux Pénitens que la Grace avoit dérobés à la Volupté. Je vis un David humilié, avec ces paroles : *Vincit quoque Gratia Reges.* La Grace triomphe des Rois, comme des autres hommes.

Je vis un S. Paul terrassé, et pour marquer sa défaite on avoit écrit ces mots : *Non armis, sed voce repressus.* C'est une voix qui l'a vaincu et non pas les armes.

Je considérai S. Augustin que l'on avoit représenté dans un jardin

où il se convertit après tant de résistance ; les paroles disoient : *Post tot certamina victus.* Après tant de combats il est enfin vaincu.

Je regardai avec plaisir sainte Magdelaine dans son désert ; elle jetoit des yeux languissans sur un Crucifix qu'elle tenoit à la main. On y voyoit ces paroles : *Gravis est absentia amanti.* L'absence est fâcheuse quand on aime.

On voyoit dans un autre tableau sainte Pélagie avec un visage baigné de larmes. Les paroles disoient : *Lacrimis oculi sua crimina delent.* Ses yeux effacent par leurs larmes les crimes qu'ils ont commis par leurs attraits.

J'attachai aussi ma vue sur sainte Marie d'Egypte, que l'on avoit représentée telle qu'elle étoit à la fin de sa pénitence ; je lus ces pa-

roles : *Nunquam pulchrior aspectu.* Jamais elle ne parut si belle.

Je considérois ces Peintures avec grande attention, quand on m'obligea de sortir pour passer dans un pays couvert qui menoit au palais de la Vertu. En approchant, nous laissâmes à côté un grand bâtiment qui paroissoit magnifique, mais qui n'étoit pas achevé. Je demandai à qui il étoit, et je sus de notre conductrice qu'il appartenoit à trois sœurs qui font une guerre continuelle à la Vertu. Elles se nomment *Ambition*, *Vanité*, et *Présomption*. Il y a long-temps qu'elles ont entrepris de bâtir leur maison, mais elle ne sera jamais achevée, parce qu'aucune des trois n'a assez de prudence pour conduire un dessein. La Présomption en a jeté les fondemens ; mais, n'ayant pas prévu

Ambition, Vanité, Présomption.

qu'elle entreprenoit au-dessus de ses forces, elle fut obligée d'abandonner tout avant que les fondemens fussent hors de terre. La Vanité se promettoit de continuer, et en effet elle a élevé tout ce qui paroît, mais tout y est irrégulier, elle ne s'attache qu'aux ornemens extérieurs; et pourvu que les dehors en soient beaux, elle néglige le reste. L'Ambition, qui ne conçoit que de grands desseins, parle toujours d'abattre ce qui est fait, pour commencer un plus superbe ouvrage; ainsi cette maison ne sera jamais dans sa perfection.

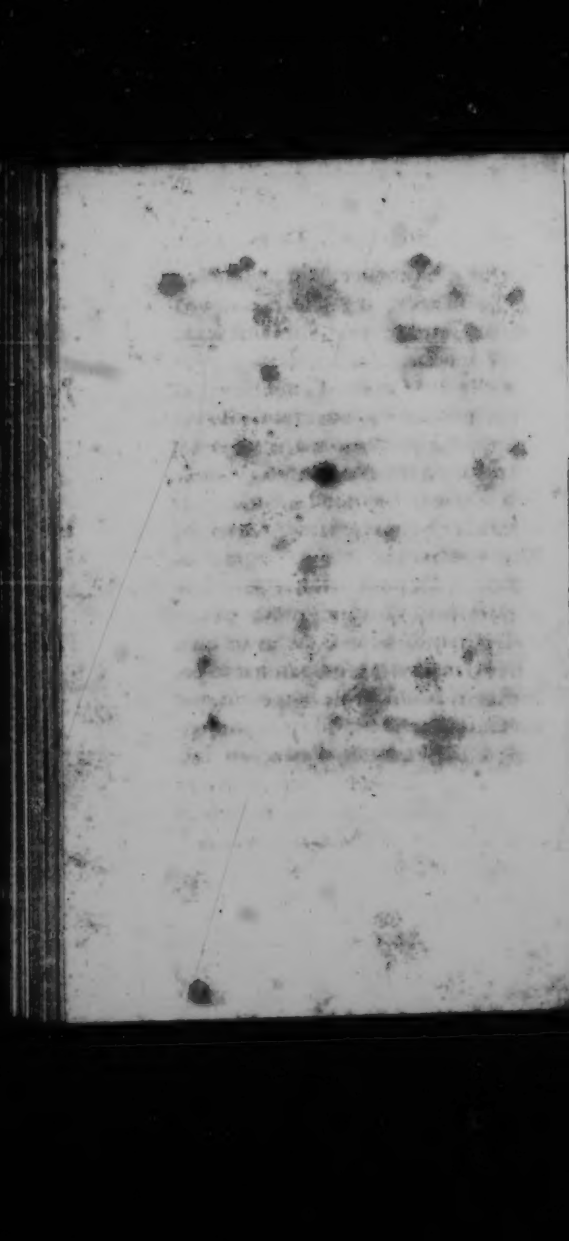
somption, opposées à la Grace.

Proche de-là, dans un lieu sombre et caché, paroissoit une maison basse et sans ornement, que l'on me dit appartenir à l'Humilité. Notre Conductrice, qui vouloit m'instruire de tout, m'ap-

prit que la Maîtresse de ce petit logis résistoit toute seule à ses trois ennemies, quoiqu'elle n'eût aucune suite. Elle a déjà, nous dit-elle, remporté mille victoires sur elles, et elle a jeté une si grande terreur dans leur esprit, qu'elle n'a qu'à se montrer pour les vaincre.

Nous continuâmes notre chemin, et nous entrâmes dans une belle avenue qui mène au palais de la Vertu. En approchant, je sentois croître ma joie; et nous étions fort proche de la maison, quand je vis venir à nous une grande femme, qui de loin paroissoit assez belle, mais qui de près étoit fort laide. Je connus d'abord qu'elle se contraignoit dans son port, et qu'elle affectoit un air qui ne lui étoit pas naturel. La Grace qui nous conduisoit, se cacha pour lui laisser la

Nous continuâmes notre chemin....



liberté d'approcher ; car, dit-elle, si elle m'aperçoit, elle prendra la fuite. Cette femme s'en vint donc droit à nous. J'attachai mes yeux sur elle avec assez d'attention ; et en même-temps, comme si elle eût eu peine à soutenir ma vue, je remarquai du trouble dans son visage : j'en devinai bientôt la cause, car c'étoit une femme laide et vieille, qui, voulant encore faire l'agréable, s'étoit fardée pour paroître ce qu'elle n'étoit pas. En un mot, c'étoit l'Hypocrisie. Elle étoit assez bien parée, mais elle n'en paroissoit pas moins ridicule. Elle s'aperçut par un souris que je fis, que je commençois à me moquer d'elle ; au lieu d'en avoir de la confusion, elle rassura son visage, et me regardant d'un air fier, tu penses, me dit-elle, me faire un affront en me

méprisant; mais sache que je trouve assez de gens qui m'estiment, et si je ne puis me faire considérer de tout le monde, je gagnerai pour le moins de l'autorité sur les esprits foibles. Tu m'as reconnue toute déguisée que je suis; mais il se trouve assez de monde qui me prend pour la Vertu, dont je ne suis qu'une laide figure; je tâche d'imiter ses actions et son visage, mais à la vérité je n'y réussis guères bien; car les esprits éclairés découvrent d'abord mes grimaces. La Vertu a des charmes que je n'ai pas, et tout ce que je puis faire pour m'attirer un peu d'estime, c'est d'imiter son extérieur; mais je ne me présente pas devant elle, car il y a une si grande différence entre nous, que je parois horrible en sa présence.

Je marche incessamment autour de son Palais,
J'en garde les dehors, mais je n'entre jamais:
Nous ne pouvons loger ni compâtir ensemble.
Ceux qui n'ont pourtant pas les yeux si pénétrans
Jureroient que je lui ressemble:
Mais les plus éclairés découvrent, ce me semble,
D'abord entr'elle et moi, des traits bien différens.

Elle disparut après ces paroles, et nous trouvâmes une autre allée qui nous conduisoit enfin au lieu que j'avois tant d'envie de voir. C'est en vérité le plus charmant du monde. Il est situé dans une campagne riante, où l'on respire un air pur et serein. On y voit des cabinets de verdure, des bocages fleuris, où les contemplatifs vont se délasser de leurs occupations sérieuses. Les dehors de cette maison sont magnifiques. Ils sont ornés de grandes colonnes de marbre posées à égale distance, entre lesquelles paroissent les Vertus, dont chacune tient enchaîné sous ses pieds le vice

qui lui est contraire. Mais pourquoi m'amuserois-je à vous parler de ces ornemens extérieurs; c'est assez que je vous dise que ce Palais est digne de la Vertu, et que je le considérois avec un extrême plaisir, lorsque jetant les yeux sur la porte, je lus ces paroles au-dessus:

Nec vidisse sat est,
Il ne suffit pas de le voir.

Sans doute, dis-je, ce qu'il renferme est bien agréable, puisque les dehors en sont si superbes; et sans attendre plus long-temps, j'entrai. Je me sentis tout d'un coup pénétré d'une joie intérieure qui me fit oublier toute la peine que j'avois eue dans mon voyage. L'Inconnu, qui ne m'avoit point quitté depuis notre entrée dans l'Isle, ne put aussi contenir les transports qui le saisirent, ni s'empêcher de prononcer assez haut ces paroles:

Mon cœur, ne pensez plus gémir de vos malheurs,
Et vous aussi mes yeux, ne versez plus de larmes:
Un séjour si rempli de charmes
A pu dans un moment effacer mes douleurs.
Si je ne suis heureux, je commence à connoître
Que je suis en état de l'être.

Nous passâmes dans une grande salle où je fus surpris de voir des gens de toutes les Nations du monde; car il faut que vous sachiez, Oronte, que l'on aborde dans ce Palais de toutes les parties de la terre. Il se trouve par-tout de véritables dévots, mais le nombre n'en est pas bien grand; c'est pourquoi ce Palais, tout petit qu'il est, est assez spacieux pour contenir toutes les personnes qui veulent y demeurer. Je jetai d'abord les yeux sur la Vertu qui étoit sur son trône, mais en même-temps son éclat m'éblouit; et pénétré de respect, je tins ma vue fixée sur la terre.

Je n'ai jamais rien vu de pareil, c'est une Princesse si aimable qu'elle inspire de l'amour à tous ceux qui la voyent ; et si vous l'aviez vue vous-même, je suis assuré que vous auriez de la vénération pour elle.

Si-tôt que je la vis mon cœur devint sensible,
Ses regards surent m'enflammer ;
Et je m'aperçus bien qu'il étoit impossible
De la connoître sans l'aimer.

Son air majestueux inspire du respect à tout le monde, et on remarque en sa personne quelque chose de grand et de noble qui surprend merveilleusement ceux qui en approchent. Je sentois continuellement redoubler ma joie ; et n'osant la faire paroître, je disois en moi-même :

Mon cœur, soyez honteux d'avoir tant combattu ;
Vous ne sauriez plus vous défendre ;
C'est à présent qu'il faut vous rendre
Aux doux appas de la Vertu.

Son air majestueux inspire du respect

Pourquoi m'en défendre, disois-je ensuite, je trouve mon bonheur dans cet engagement; elle a des attraits pour moi, je veux avoir de la soumission pour elle.

C'est une agréable Princesse,
Qui veut être aimée à son tour,
Elle a pour moi de la tendresse,
J'aurai pour elle de l'amour.

Elle m'avoit tellement charmé, que je ne sentois plus aucun attachement pour les choses du monde, et je me disposois à lui faire des protestations d'une éternelle fidélité, lorsque l'Inconnu me prévint. Ravi de se voir une seconde fois dans un lieu d'où il avoit tant de regret d'être sorti, quelques années auparavant, il regarda la Vertu avec un visage plein de respect et de confusion; et prosterné devant elle, il lui adressa ces paroles:

Puisque le Ciel m'a fait aborder ce Palais,
Où régnent le repos, l'innocence et la paix;
Et qu'après avoir pris tant de peine inutile,
Sans pouvoir retrouver le chemin de cette Isle,
Le destin a voulu, quand je n'y pensois pas,
Pour finir mes langueurs conduire ici mes pas,
Je vais vous raconter le sujet qui m'amène,
Et vous dire mes maux pour soulager ma peine.
Depuis long-temps je souffre un tourment sans égal,
Et je ne connois pas la cause de mon mal:
Si je vais me cacher dans une solitude,
J'y porte la noirceur de mon inquiétude:
Si pour me soulager je cherche à discourir,
J'augmente ma douleur au lieu de la guérir:
Je sens parmi ma joie une tristesse étrange,
Je ne goûte jamais de plaisir sans mélange,
Et un fond de chagrin qui me suit en tous lieux,
Quand je me divertis, se fait voir dans mes yeux.
Je crois à tous momens que j'aperçois une ombre,
Il se présente à moi je ne sais quoi de sombre
Dont la triste noirceur redouble mes ennuis,
Et par-là vous voyez en quel état je suis.
Dans ce profond chagrin j'aborde dans votre Isle,
Vous pouvez m'assister, le secours est facile:
Remettez mon esprit dans un état plus doux,
Je cherche le repos; et je l'attends de vous:
Ou si je ne puis pas obtenir cette grace,
Dites-moi pour le moins ce qu'il faut que je fasse.
Dois-je encor soupirer? dois-je verser des pleurs?
Ne verrai-je jamais la fin de mes malheurs?
La main de Dieu sur moi s'est-elle appesantie?
A d'éternels chagrins condamne-t-il ma vie?
Mon ame ne peut plus soutenir ma langueur,

Il est temps que mon sort modère sa rigueur,
Que de mes ennemis enfin il me délivre :
Je veux vivre content, ou je ne veux plus vivre.

Elle ne fut pas long-temps sans lui répondre, et sans lui découvrir la source de son mal.

Thirsis, tu connois bien dans l'ennui qui t'accable
Que ton cœur est coupable.
Si de mille chagrins tu te sens agité :
Tu l'as bien mérité.
N'accuse point le sort de sa rigueur extrême,
N'accuse que toi-même.
Si tu m'avois aimée un peu plus constamment,
Tu serois sans tourment.
Si tu veux éviter cette noiceur cruelle,
Deviens-moi plus fidelle.
Et pour t'instruire enfin de tout, en peu de mots,
Aime-moi, suis mes lois, tu vivras en repos.

Je ne saurois vous exprimer l'étonnement qui saisit l'Inconnu après ce discours, il fut quelque temps sans pouvoir parler ; à la fin jetant un profond soupir, il répondit en ces termes :

Hélas, que ce discours n'est que trop véritable !
Je serois plus content si j'etois moins coupable :

En m'éloignant de vous pour suivre mes désirs,
Que je pouvois bien dire! Adieu tous mes plaisirs,
Oui, satisfactions trompeuses et légères,
Flatteurs amusemens, vanités passagères,
C'est inutilement qu'après vous j'ai couru,
Quand je vous poursuivois vous avez disparu,
Et je trouve aujourd'hui, par un sort déplorable,
Dans une douceur vaine un tourment véritable.
Plaisirs, qui ne laissez qu'un souvenir confus,
Hélas! répondez-moi, qu'êtes-vous devenus?
Agréables douceurs, mais trop tôt éclipsées,
Pourquoi, comme un vain songe, êtes-vous effacées?
Il ne me reste rien de vos foibles attraits,
Que ma confusion et mes fâcheux regrets.
Si vous fûtes jadis capables de me plaire,
Vous êtes aujourd'hui l'objet de ma colere:
Et si jusques ici par un fatal abus
Je vous ai recherchés, je ne vous cherche plus.
Vous avez, il est vrai, je ne sais quoi d'aimable,
Mais aussi vous avez une suite effroyable,
Et si-tôt qu'un esprit se rend à vos appas,
Il sent mille chagrins qui ne le quittent pas.
Pour vous, chère Princesse, il n'en est pas de même,
On n'est jamais heureux sinon quand on vous aime,
Et de quelque malheur dont on soit combattu,
On trouve du repos dans la seule Vertu.
Que l'Univers périsse, et que tout se confonde,
Que le Ciel se prépare à détruire le monde,
Dans ce terrible état où tout seroit horreur,
Le front de la Vertu paroîtroit sans frayeur.
De la Terre et du Ciel elle est trop dans l'estime,
Pour craindre les tourmens dont on punit le crime.
Et dans ce jour fatal où chacun tremblera,
Où le plus innocent de peur se troublera,

Lorsque les Elémens, par un confus mélange,
Jetteront l'Univers dans un chaos étrange;
Que du Ciel irrité le funeste courroux
A tous les criminels fera sentir ses coups,
Quand les feux pénétrans et les flammes errantes
Repandront en tous lieux leurs ardeurs dévorantes;
Enfin lorsque du Ciel les décrets solennels
Puniront nos forfaits par des feux éternels:
Que tout se troublera sur la terre et sur l'onde,
Qu'on entendra gémir tous les peuples du monde,
Au dernier Jugement, quand les ames des morts
Iront dans les tombeaux se rejoindre à leurs corps;
Lors, dis-je, la Vertu, loin de craindre son Juge,
Dans ses bras paternels cherchera son refuge,
Elle se moquera de ces foibles esprits,
Qui pour elle aujourd'hui témoignent du mépris.
Le crime gémira pour lors dans le supplice,
La Vertu régnera sur les débris du vice:
Le monde admirera l'éclat de son bonheur,
Voyant qu'après l'opprobre elle reçoit l'honneur.
Que l'on seroit heureux, si l'on pouvoit comprendre
Ces grandes verités qu'on ne peut pas entendre!
La Foi nous les enseigne, on les croit, mais hélas!
Si l'esprit y consent, le cœur n'y consent pas.
La volupté l'entraîne, et l'ame la plus forte
S'abandonne au torrent du plaisir qui l'emporte.
Lors nos raisonnemens deviennent superflus,
La Grace a beau parler, on ne l'écoute plus:
Et dans ce triste état, si digne de nos larmes,
On déteste le crime, et l'on aime ses charmes.
Ah! plutôt que du Ciel je sente le courroux,
Que de penser jamais à m'éloigner de vous
Oui, charmante Vertu, c'est vous que je veux suivre,

En cessant d'être à vous je veux cesser de vivre.
Croyez donc aujourd'hui le serment que je fais
De garder votre loi sans y manquer jamais.

Après ces paroles il garda un profond silence, et quelques larmes qui coulèrent de ses yeux montrèrent qu'il prenoit une ferme résolution de réparer par sa fidélité ses fragilités passées. Je formois aussi le même dessein, et j'avois envie de lui en faire des déclarations, lorsque ma conductrice m'en empêcha, disant que mes intentions étoient assez connues de la Vertu, que mes paroles ne lui apprendroient que ce qu'elle voyoit dans mon cœur; mais que je devois demeurer ferme dans la résolution que je prenois de lui être fidele le reste de ma vie. Je lui en donnai encore de nouvelles assurances, et en vérité il m'auroit été difficile de ne le pas faire; car j'étois rempli d'une dou-

ceur intérieure si grande, et ma volonté étoit tellement changée, que je me serois estimé heureux de demeurer éternellement dans le lieu où j'étois.

Ma joie redoubloit encore par la douceur d'une harmonie que j'entendois dans un appartement voisin de celui où nous étions. Je priai la Grace de m'y mener, & de me dire d'où venoit cette musique. Elle se fait dans le temple de la Gloire, me dit-elle; ce sera là que tu posséderas les dernières félicités, si tu passes tes jours auprès de la Vertu; on ne va à la Gloire que par elle, c'est pourquoi on passe nécessairement dans le Palais de la Vertu pour entrer dans celui de la Gloire. Mais, ajouta-t-elle, il y a une fâcheuse démarche à faire avant que d'y entrer, tu le connoîtras si tu veux

approcher de la porte. Elle me fit avancer quelques pas, et tout-à-coup un monstre hideux se présenta à ma vue. Il lançoit des regards farouches et menaçans, il portoit dans sa main un horloge de sable destiné à régler le cours de notre vie, et de l'autre il agitoit une faulx terrible, rougie du sang des humains. Ses membres exhaloient une odeur cadavéreuse, ses os perçoient de tous côtés sa peau desséchée, on découvroit jusqu'au fond de ses entrailles, et ses jambes décharnées se déroboient sous la légèreté de son squelette; en un mot c'étoit la Mort. A cette vue la pâleur se répandit sur mon visage, saisi d'une frayeur mortelle, je me mis à fuir; mais la Grace m'arrêta en souriant, et me reprochant ma lâcheté: Quoi, dit-elle, ne savez-

vous pas encore qu'il faut mourir pour être heureux, que Dieu a prononcé cet arrêt fatal à tous les hommes, et qu'il faut mourir une fois pour vivre toujours. Ton corps deviendra comme cette figure qui s'est montrée à tes yeux : mais console-toi, quand il sera réduit en cendre, la même Puissance qui t'a donné l'être, composera de ta poussière un corps plus beau et plus parfait que le premier; mais ce ne sera qu'après que tu auras souffert la corruption de la mort, et la pourriture du sépulcre. Si tu ne sais pas cette vérité, où est le profit de tant d'instructions que tu as reçues; et si tu le sais, comme je n'en doute pas, où est la soumission que tu dois aux ordres d'une Puissance souveraine qui a ainsi ordonné du destin des Créatures,

et dont les décrets ne peuvent jamais être injustes?

Hélas! lui dis-je, d'une voix effrayée, je suis assez persuadé de ce que vous dites, je sais que je ne suis né que pour mourir, je sais même que la mort est avantageuse, puisqu'elle nous garantit des misères qui sont inséparables de cette vie, et que la chose du monde la plus douce c'est d'être mort, comme la plus horrible c'est de mourir; mais toutes ces connoissances n'effacent pas ma crainte. Comme créature, on craint sa destruction: comme Chrétien, on appréhende les Jugemens de Dieu; et cela fait qu'on n'envisage point la mort sans frayeur. Mais il est vrai aussi que le véritable moyen de la moins appréhender est de s'y préparer: on ne sauroit mieux employer les mo-

mens de cette vie qu'en songeant qu'on doit la perdre. Il faut nous regarder sur la Terre comme des voyageurs qui ne sont jamais assurés. Nous n'avons point d'autre héritage que le Ciel; mais pour y entrer, il faut mourir, puisque nos parens ont introduit la mort dans le monde. Ce n'est pas que cette conduite ne paroisse rigoureuse; et s'il étoit permis de se plaindre, on trouveroit quelque apparence de cruauté dans le châtiment que nous endurons pour la faute du premier homme. Mais il suffit que Dieu ordonne les choses, pour les rendre justes. Il nous a condamnés à la mort, il n'en faut point murmurer, il ne sauroit nous témoigner plus d'amour qu'en nous promettant une vie plus heureuse que celle qu'il nous ôte. Tout homme doit mourir une fois, voilà notre destin.

C'est le Ciel qui l'ordonne, on n'y peut résister:
Quand la Mort se présente il la faut accepter.
Adam devint rebelle, et Dieu dans sa colère
Punit dans ses enfans le crime de leur père:
Et pour sentir l'effet d'un arrêt solennel,
Il nous suffit d'avoir un Père criminel.
Lorsque notre raison pénètre les matières,
Et qu'elle prend conseil de ses propres lumières,
Elle a peine à se taire, et murmure en secret
De voir tous les humains soumis à ce décret;
Mais revenant d'abord de l'erreur qui l'emporte,
Elle s'assujettit sous une loi plus forte:
Et sans plus écouter ses premiers sentimens,
Elle trouve Dieu juste en tous ses jugemens.

La Grace étoit ravie de m'entendre parler si raisonnablement de la Mort. Vous avez de beaux sentimens, me dit-elle, ne les laissez jamais éteindre, ces lumières ne vous rendront pas plus heureux, si vous ne les suivez: il faut mourir, vous en êtes convaincu; mais vous ne savez pas quand vous mourrez, vous ne connoissez point le nombre de vos années. Dieu a marqué votre heure dernière; et lorsque cette

heure viendra, il faudra quitter la terre. Cependant il vous donne du temps pour mériter : employez-le selon les desseins de la Providence, votre occupation est sainte, et c'est par cet emploi que vous devez établir votre Prédestination ; car la sainteté ne consiste pas à faire ce que nous voulons, mais à faire ce que Dieu veut. Retournez donc où il vous appelle, sans vous arrêter plus long-temps dans ce Palais. Si vous avez une véritable inclination pour la Vertu, elle ne vous quittera pas, quoique vous sortiez de son Isle. Elle n'est pas tellement bornée dans son désert, qu'elle ne suive par-tout ceux qui l'aiment ; et moi, qui travaille sans cesse à lui attirer des cœurs, je vous promets de ne vous point abandonner, pourvu que vous n'ayez pas de mé-

pris pour mes prévenances; et à la fin de votre vie, je vous rendrai si douce cette mort qui vous paroît maintenant si horrible, que vous la regarderez comme la fin de vos misères et la source de votre bonheur.

Après ces paroles elle se retira, je la suivis; et avant que de sortir de la salle, je jetai les yeux sur quelques Tableaux, où étoient peintes les Vertus, de la même manière qu'on les représente dans nos Eglises.

La Foi y étoit peinte avec un bandeau sur les yeux, et un flambeau à la main, avec ces paroles: *Cœlesti lumine ducta.* Elle se conduit par une lumière céleste.

L'Espérance levoit les mains au ciel, et témoignoit par cette posture qu'elle en attendoit tout son bonheur. Les paroles disoient: *Nil*

habet

habet in terris, cœlo sua præmia quærit. Elle ne veut rien de la terre, elle attend tout du ciel.

La Charité tenoit en ses mains un cœur embrâsé, avec ces mots: *Talibus increscit flammis.* C'est par ces feux qu'elle subsiste.

La Pénitence y paroissoit revêtue d'un cilice, son visage étoit baigné de larmes. Les paroles disoient: *Æterna parat sibi gaudia luctu.* C'est par les larmes qu'elle se prépare des joies éternelles.

Je vis dans un autre tableau la Religion qui brûloit de l'encens devant un autel, avec ces mots: *Cumulat sacris altaria donis.* C'est elle qui révère nos temples et nos autels.

La Pureté paroissoit revêtue de blanc, avec une couronne de fleurs sur la tête, et je lus ces paroles:

Cælo gratissima Virtus. C'est ici la Vertu la plus agréable à Dieu.

Au milieu de tous ces tableaux il y en avoit un plus grand que les autres, où paroissoit la Vertu tenant une palme à la main, et une couronne dans l'autre, avec ces paroles : *Superat tandem omnia Virtus.* La Vertu surmonte enfin tout obstacle.

Il y avoit encore beaucoup d'autres tableaux que je n'eus pas le temps de considérer : mais portant ma vue sur le plafond, je vis d'assez jolis emblêmes qui ont beaucoup de rapport avec la Vertu.

Dans le premier étoit un diamant dans une nuit obscure, avec ces paroles : *In tenebris mittit radios.* C'est dans l'obscurité qu'il jette plus de lumière.

Le second étoit un chemin semé de croix, avec ces mots : *Hàc itur*

ad astra. C'est par ce chemin que l'on va au ciel.

Le troisième étoit un champ semé de blé, la devise disoit : *Post semina messis.* Il faut semer pour recueillir.

Le quatrième avoit pour corps un Ange, qui d'une main présentoit une couronne d'épine à une ame, et de l'autre lui montroit le ciel ; la devise étoit : *Manet altera cœlo.* L'autre vous attend dans le ciel.

Le cinquième avoit un olivier chargé de fruits, avec ces paroles : *Dulcescit amarum.* Ce qui est amer au commencement s'adoucit à la fin.

Le sixième avoit une palme battue des vents. Les paroles disoient : *Jactari natus est, sed nescia vinci.* Elle est souvent agitée ; mais elle n'est jamais vaincue.

Je ne me souviens pas des autres que je ne regardai que fort légèrement, parce que la Grace me pressoit de sortir. Je voulois voir auparavant les autres appartemens de ce palais; mais elle s'y opposa, disant que les Vertus qui y habitoient ne vouloient pas être vues, parce qu'en se montrant, elles perdoient une partie de leur mérite. Suivez-moi seulement, me dit-elle, et je vous montrerai ce qu'il est nécessaire que vous voyiez. Nous entrâmes dans une galerie garnie de tableaux où étoient représentés ces insignes réprouvés dont on parle depuis tant de siècles. C'est ici, dit-elle, la galerie de ces illustres malheureux, dont vous avez tant ouï parler, leurs chutes sont effroyables; mais ils ne sont tombés dans cet abîme que pour avoir méprisé la Vertu.

Pour moi, je ne les plains pas dans leurs disgraces, ils les auroient évités s'ils avoient voulu suivre mes conseils, et profiter de mes lumières.

Il est vrai, lui dis-je, mais cela n'empêche pas que je ne sois touché de leur malheur; et comme elle vit que je m'attendrissois, elle m'emmena, et me fit passer dans une campagne la plus agréable du monde. On y voyoit des gens de toute condition qui se divertissoient, ce n'étoient que jeux et réjouissances; et ma conductrice, qui s'aperçut que je commençois de me plaire en ce lieu-là, avançons, dit-elle, car je prévois que vous pourriez vous amuser ici comme beaucoup d'autres. C'est le lieu qui se présente d'abord à ceux qui quittent la Vertu, et je ne m'étonne pas qu'ils

en soient charmés, car il n'est pas désagréable; mais il change bientôt de face, après ces divertissemens on entendra des soupirs, on verra couler des larmes.

Je fis ce qu'elle me disoit, je me retirai, et après avoir marché assez long-temps, nous trouvâmes un bois de cyprès si épais et si obscur, que tout y faisoit horreur.

C'est ici, me dit la Grace, le bois du Regret, c'est ici que l'on vient en sortant du lieu que nous venons de quitter, c'est ici que l'on déplore le temps que l'on y a perdu. En effet, je voyois là quantité de visages noirs et dégoûtans, qui se présentoient à moi, je faisois ce que je pouvois pour ne les pas voir: mais il y en avoit tant, qu'il étoit impossible de les éviter, j'appris que c'étoient

les Ennuis. Je commençois aussi de m'y ennuyer, et j'en voulois sortir, lorsqu'une voix qui chantoit m'obligea de m'arrêter ; les paroles étoient fort tristes, et l'air n'étoit pas plus gai ; il est si commun qu'il ne m'a pas été difficile de m'en souvenir, voici les paroles :

Echo solitaire,
Ecoute mon discours,
Je ne puis me taire
Donnez-moi secours.
Hélas : trop longs ennuis, durerez-vous toujours?

*

Je ne puis me taire,
Donnez-moi secours,
Le sort m'est contraire,
Je suis sans recours.
Hélas ! trop longs ennuis, durerez-vous toujours?

*

Le sort m'est contraire,
Je suis sans recours,
Le Ciel et la terre
Sont devenus sourds,
Hélas! trop longs ennuis, durerez-vous toujours ?

*

Le Ciel et la terre
Sont devenus sourds,
Je plains ma misère,
Les nuits et les jours.
Hélas! trop longs ennuis, durerez-vous toujours?

Pendant que cette voix chantoit, j'avançois pour découvrir qui c'étoit, et je vis que c'étoit un jeune homme qui gémissoit de s'être attiré par sa fragilité de fâcheuses inquiétudes. Dès que la Grace l'aperçut, hélas! dit-elle, c'est le Regret lui-même qui se plaint de m'avoir quitté, et qui commence à connoître qu'il auroit évité ses ennuis s'il m'avoit été plus fidèle: ses larmes m'attendrissent, il faut qne je le tire d'ici, je ne saurois voir couler des pleurs sans avoir envie de les essuyer. Disant cela, elle se fit voir au Regret qui vint en même-temps se jeter à ses pieds, et d'une voix mêlée de san-

glots, hélas! dit-il, que je me suis attiré de disgrace en vous quittant, et que cette séparation m'a coûté de peines.

J'ai répandu des pleurs, j'ai poussé des soupirs,
J'ai vecu sans douceurs, sans repos, et sans joie:
Mais je ne pense plus à tous mes déplaisirs,
Puisqu'aujourd'hui le ciel permet que je vous voie.

Disant cela, il se joignit à nous pour accompagner la Grace, car il ne voulut plus la quitter. Je m'ennuyois cruellement dans un lieu si triste; c'est pourquoi je suppliai ma conductrice de retourner sur ses pas sans avancer plus loin; car je m'imaginai que ce qui nous restoit à voir n'étoit pas plus agréable que ce que je voyois. Vous avez raison, dit-elle, de ne continuer pas cette route, les lieux où j'avois dessein de vous mener n'ont rien que d'affreux; mais puisque

vous les appréhendez, montons seulement sur cette éminence, je vous les montrerai delà, car ils en sont proches, et vous vous garantirez par ce moyen de l'horreur que vous feroient les misérables objets que vous y verriez.

J'allai donc avec elle sur une petite montagne, et delà me montrant une assez grande Ville: ce premier lieu que vous voyez, dit-elle, s'appelle *Indifférence*, c'est celui où l'on va loger en sortant d'ici, les habitans y vivent sans crainte, sans amour, et sans piété; ce sont des gens lâches et endormis qui laissent corrompre toutes les bonnes inclinations de la nature. Cet autre lieu que vous voyez se nomme *Insensibilité*, il est proche d'Indifférence, et on va bientôt de l'un à l'autre. O le misérable

lieu ! remarquez qu'il est bâti sur un rocher ; ceux qui l'habitent ont une dureté horrible. Vous n'y voyez point de temples, on n'y entend jamais de prédicateurs, parce que toutes les instructions y seroient inutiles. Ni mes sœurs ni moi n'en approchons jamais, parce que nous y serions méprisées, et sans un ordre exprès du ciel nous n'allons point solliciter les personnes qui s'y sont retirées. Nous leur avons long-temps auparavant représenté les malheurs où ils se plongeoient ; mais enfin quand ils se sont lassés de nous écouter, nous les avons laissés tomber dans le précipice.

Ce dernier lieu, qui paroît un peu au-delà, s'appelle *Réprobation ;* vous voyez au-dessus un épais brouillard qui en dérobe presque la vue, le soleil y fait briller à regret

sa douce lumière, le tonnerre y gronde toujours, le ciel n'y verse que des malédictions, tout y est stérile, et les habitans y sont exposés au courroux du ciel et de la terre. Bénissez la Providence qui n'a pas permis que vous en ayez approché, il y a bien des gens qui y arrivent en peu de temps, et je veux bien vous apprendre que cette malheureuse Ville est beaucoup plus grande qu'elle ne paroît d'ici, elle est extrêmement peuplée, il y aborde tous les jours de nouveaux habitans de toutes les conditions, et de toutes les parties du monde. Nous ne regardons ce lieu qu'avec horreur, jamais nous n'en approchons, tout y est en désordre; on n'y observe aucune loi, chacun y suit sa propre inclination; il n'y a jamais eu que le vice qui ait eu le crédit de s'y faire bâtir un temple.

Cette rivière qui passe au-dessous, est le fleuve du désespoir; une infinité de gens y ont déjà péri, et il en périt de nouveaux tous les jours.

Voilà tout ce que j'avois à vous faire voir pour vous instruire, je vous ai montré les précipices pour vous empêcher d'y tomber, souvenez-vous, toute votre vie, que votre bonheur consiste dans la possession de la Vertu, et n'oubliez jamais que vous ne serez prédestiné ou réprouvé que par le bon ou le mauvais usage que vous ferez de la Grace.

Allez maintenant, continua-t-elle, où la Providence vous appelle, il est temps que vous sortiez de cette Isle pour retourner à vos occupations, je vais vous conduire par un chemin beaucoup plus court que celui par où vous êtes venu, je

vous menerai jusques à Repos. C'est un lieu qui m'appartient, je serai bien aise que vous y passiez; tout y est dans une parfaite tranquillité, on n'y souffre pas les esprits fâcheux et incommodes, et on ne veut que des humeurs douces et paisibles. Nous y arrivâmes en peu de temps, et je fus ravi d'y voir le monde dans une si parfaite intelligence. Personne n'y envie la consolation de son voisin, le temps y est toujours serein, l'orage n'y gronde jamais, on n'y entend pas parler de trouble, de divisions, ni de brouilleries, la paix y est éternelle. Ainsi je m'y plaisois extraordinairement, j'aurois été content d'y passer le reste de mes jours; mais il fallut se résoudre à en sortir, et à prendre congé de la Grace. Allez, me dit-elle, où vous savez

que Dieu vous demande, conformez-vous à ses desseins si vous voulez vivre heureux, consultez en toute chose votre conscience, c'est la règle que vous devez suivre; elle ne vous trompera pas, si vous ne la trahissez point, assurez-vous que rien ne sera jamais capable de troubler votre repos. Il faut maintenant que je vous quitte, mais ce n'est qu'en apparence, je vous promets de ne vous pas abandonner dans vos besoins, je me ferai sentir dans les occasions, sans me rendre visible: mais n'abusez pas de mes prévenances, recevez mes faveurs avec la reconnoissance que vous devez; et si vous le faites, j'aurai peut-être pour vous des complaisances que je n'ai pas pour beaucoup d'autres.

Après ces paroles, elle voulut

se retirer ; mais je l'arrêtai en me jetant à ses pieds, et la conjurai de se souvenir de la promesse qu'elle me faisoit de m'assister, parce que je ne pouvois rien sans elle. Je ne formerai jamais, lui dis-je, que de vaines résolutions, si vous ne me donnez les moyens de les exécuter ; et s'il arrive quelquefois que mon cœur ne se rende pas d'abord à vos attraits, ne vous rebutez pas pour mes premières foiblesses.

S'il arrivoit jamais que mon ame rebelle
A vos impressions se rendît infidele,
N'en ayez pas pour moi d'abord plus de courroux :
Recourez pour me vaincre à de plus fortes armes,
Et loin de me quitter, employez tous vos charmes
Pour m'attirer à vous.

Oui, repartit-elle, je vous le promets encore, je ne vous quitterai point la première, je garderai ma promesse, ayez soin de vous acquitter de la vôtre. Disant cela,

elle se retira, et me laissa par cette séparation dans le plus grand abattement où je me sois trouvé de ma vie. Je demeurai seul avec l'Inconnu qui m'avoit toujours accompagné, il étoit touché de mon déplaisir, et pour m'encourager, il faut, dit-il, se résoudre à partir, et le ciel ne veut pas que vous fassiez ici un plus long séjour, retournons à notre vaisseau, je vais vous conduire jusque-là, et vous dire adieu pour toujours; car je veux passer le reste de ma vie dans cette Isle. Nous arrivâmes le même jour au lieu où notre vaisseau nous attendoit, et il fallut enfin prendre congé l'un de l'autre. Vous pouvez croire, Oronte, que ce ne fut pas sans verser des larmes, je lui dis cent adieux avec une voix entrecoupée de soupirs; et l'embrassant

avec tendresse, je vous laisse, lui dis-je, dans cette solitude; ce qui me console, c'est que je sais qu'un jour vous et moi nous jouirons de la même félicité; en attendant, le plaisir le plus doux pour moi sera de songer à vous.

Je l'embrassai pour la dernière fois, et j'allai trouver mes compagnons qui n'avoient pas voulu me suivre dans l'Isle; j'en trouvai une partie tellement engagée dans les plaisirs, qu'il me fut impossible de les retirer, tout ce que je leur dis ne fit aucune impression sur leur esprit; je vis bien qu'il falloit quelque chose de plus fort que mes paroles pour les toucher, et qu'il n'y avoit que la Grace qui pût les rendre sensibles. Les autres étoient déjà si dégoûtés de ces amusemens, qu'ils furent ravis de me

voir ; je leur racontai ce que j'avois vu, et ils étoient au désespoir de ne m'avoir pas suivi, ils me promirent qu'ils profiteroient au moins de mes avis, et qu'ils ne perdroient jamais les belles idées que je leur donnois de la Vertu. Nous montâmes dans notre vaisseau, nous eûmes un temps si favorable, que dans trois mois nous abordâmes en France ; chacun alla où ses affaires l'appeloient, et moi je retournai dans mon désert, parce que je crois que c'est le lieu où Dieu me demande. C'est-là que je veux me laisser gouverner par cette Providence qui prend un soin si particulier de ma conduite. Toutes choses me seront indifférentes, pourvu que j'accomplisse ses desseins.

Ainsi, soit que le Ciel prolonge mes années,
Soit que dans peu de temps je les voye bornées,
D'un visage content je recevrai la mort.
Je goûterai le calme apres un long orage :
Et par la mort enfin délivré du naufrage,
Je goûterai content les délices du port.

Voilà, cher Oronte, le récit de mon voyage; je souhaiterois que nous l'eussions fait de compagnie, vous en auriez sans doute profité; cependant faites un peu de réflexion sur la peinture que je vous en fais: vous en tirerez quelque avantage. Aimez la Vertu; qu'elle soit le mobile de toutes vos actions. Fuyez les appas du monde, fuyez le noir poison que l'impiété se plaît à répandre dans tous les écrits. Considérez avec attention le tableau de l'homme vertueux que je vous offre, comme le dernier gage de mon amour : c'est une Ode Morale qu'un de nos plus célèbres Poëtes

à su revêtir des charmes de la poésie. Formez votre caractère sur celui que je vous présente : c'est la plus douce consolation que je puisse recevoir de vous.

LE CARACTÈRE DE L'HOMME JUSTE ET VERTUEUX.

SEIGNEUR, dans ta gloire adorable
Quel Mortel est digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu, pénetrer
Ce Sanctuaire impénétrable,
Où tes Saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux?

Ce sera celui qui du vice
Evite le sentier impur:
Qui marche d'un pas ferme et sûr
Dans le chemin de la justice:
Attentif et fidèle à distinguer sa voix,
Intrepide et sévère à maintenir ses Loix.

Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la vertu:

Qui sous un air d'humanité
Ne cache point un cœur farouche:
Et qui par des discours faux et calomnieux
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux.

CELUI devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur,
Paroît plus bas dans sa grandeur
Que l'insecte caché sous l'herbe:
Qui bravant du méchant le faste couronné,
Honore la vertu du juste infortuné.

CELUI, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain:
Celui qui d'un infâme gain
Ne sait point grossir ses richesses:
Celui qui sur les dons du coupable puissant
N'a jamais décidé du sort de l'innocent.

QUI marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des Elus du Seigneur,
Partagera la sainte joie:
Et les frémissemens de l'enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

ODE.

Les Vertus Chrétiennes.

TOI qui possèdes la puissance,
La grandeur, et la majesté:
Toi qui tiens sous ta dépendance
Notre orgueilleuse volonté,
O Roi des rois, Maître des maîtres;
Etre par qui sont tous les êtres,
Centre, et lumière des esprits:
De toi seul nos vertus descendent,
Et de ta source se répandent
Sur les hommes que tu chéris.

*

DANS l'horreur d'une nuit si noire,
Qui peut vers toi marcher sans toi?
C'est toi qui m'ordonnes de croire,
C'est toi qui me donnes la foi.
Dans son audace sacrilége
Quand l'Impie à toute heure assiége

Mon cœur fidèle à te servir;
Je sais sur qui je me repose,
Et dans quelles mains je dépose
Le trésor qu'on veut me ravir.

*

Sur nous que de vapeurs funèbres
A vomi l'abîme infernal!
De la puissance des ténèbres
Est-ce ici le moment fatal?
Que de colonnes renversées!
Que de lumières éclipsées!
Quel nuage vient nous couvrir!
Non, mon espoir ne peut s'éteindre:
La tempête n'est point à craindre
Quand le vaisseau ne peut périr.

*

L'homme promet, frivole attente:
Le mensonge marche après lui.
Malheur à la main imprudente
Qui d'un roseau fait son appui.
Mais Dieu soutient celui qui l'aime.
J'en crois ton oracle suprême,
Grand Dieu, tu ne trompes jamais.
Tu parles, ta parole est stable,
Mon espérance inébranlable
Attend tout ce que tu promets.

Quels sermens nous fait ta tendresse,
Et que de gages inouis !
C'en est trop. Sûr de ta promesse,
Je n'espère plus, je jouis.
Mon amour me donne des ailes,
Et vers tes clartés éternelles
Par lui je me sens emporté.
Oui, je vole jusqu'à ta gloire :
Déjà j'y suis, et je crois boire
Au torrent de ta volupté.

*

Ici-bas compagne fidelle
De l'Espérance au front serein,
La Charité marche avec elle,
Et la Foi leur donne la main.
Liens sacrés, nœuds adorables,
Qui les rendent inséparables,
Et que Dieu seul peut désunir.
Le temps d'espérer et de croire
Finit au grand jour de sa gloire :
Le temps d'aimer ne peut finir.

*

Oui, tu seras toujours la même,
Et ton temps est l'éternité,
Divine ardeur, vertu suprême,
Inaltérable Charité.

Si toujours ton feu nous anime,
Malgré la nuit qui nous opprime,
Et malgré le poids de nos corps;
Quand l'objet dont tu nous enflâmes,
Sans voile éclairera nos âmes,
Qu'il rallumera tes transports!

*

Quand brillera-t-il sur nos têtes
Ce jour si cher à notre espoir!
Ce grand jour que tu nous apprêtes,
Jour qui n'aura jamais de soir;
Que sa lumière sera pure!
Nous n'en pouvons dans la nature
Trouver que d'imparfaits crayons;
Ce Soleil n'a rien qui l'égale,
Quoiqu'au haut des cieux il étale
La pompe de tant de rayons.

*

Sur cette terre infortunée,
Quel temps cruel et ténébreux!
O détestable destinée,
Jours pénibles et rigoureux!
Mais si nous semons dans les larmes,
Que la récolte aura de charmes,

Au sein de l'éternel séjour!
Et quel prix heureux de nos peines,
Quand nous entrerons les mains pleines
Des fruits qu'aura produit l'amour!

*

Fais-les, Seigneur, germer et croître
Dans nos cœurs épris de ta loi!
A tes yeux nous pourrons paroître
Si tu nous rends dignes de toi.
Les vertus que tu nous commandes,
La moisson que tu nous demandes,
C'est de toi que nous l'attendons:
Le travail est notre partage,
Mais le succès est ton ouvrage,
Et nos richesses sont tes dons.

ODE.

La Mort Chrétienne.

QU'IL périsse ce corps coupable,
Ce honteux fardeau qui m'accable,
Digne victime de la mort!
Qu'il soit dévoré par la tombe;
Qu'on l'y descende, et qu'il retombe
Dans la poussière dont il sort!

*

O MORT que nous nommons cruelle,
Tu viens frapper ce corps rebelle,
Et terminer notre tourment.
Lorsque d'un moment de souffrance
On achète sa délivrance,
Est-ce l'acheter chèrement.

*

A ces esclaves méprisables
Qu'enivrent des biens périssables,
Imprime une juste terreur.
Tu les dépouilles; qu'ils t'abhorrent.
Tu leur ravis ce qu'ils adorent,
C'est pour eux que tu n'es qu'horreur.

Ah! que faussement courageuse
L'ame doit te trouver affreuse,
Quand le néant est son espoir!
Quel espoir de ne rien prétendre!
Quel bonheur de n'en point attendre!
Quel secours de n'en plus avoir!

*

La foi donne le vrai courage:
Pour qui la vie est un voyage,
Le terme n'est point un malheur.
A quelques trésors qu'on l'arrache,
Ce qu'il possède sans attache,
Il l'abandonne sans douleur.

*

Si son cœur malgré lui soupire;
Si contre un coup qui le déchire,
La nature défend ses droits:
Il est homme; mais sa foi vive
Laisse la nature plaintive
Parler pour la dernière fois.

*

Puisqu'ici-bas la destinée
De notre race infortunée
Est de souffrir, et de mourir:
O Ciel, abrège ma carrière;
Que bientôt mon heure dernière
M'épargne le temps de souffrir.

Si tu veux retarder cette heure ;
S'il faut encor que je demeure,
J'accepte mes jours, et mes maux.
Pour prix de mon obéissance,
Qu'une mort pleine d'espérance
Soit le terme de mes travaux.

*

Toi qui mourant pour le coupable,
Du haut de ta Croix adorable
Ouvris les bras à l'Univers :
Qu'à ce moment où ta justice
Ordonnera mon sacrifice,
Ces bras me soient encore ouverts.

ODE.

Prière ardente d'une ame affligée.

JUSQUES à quand, baigné de larmes,
Gémirai-je sans t'attendrir?
O Dieu, témoin de mes allarmes,
Voudrois-tu me laisser périr?

*

JUSQUES à quand tes yeux sévères
Seront-ils détournés de moi?
Jusques à quand de mes misères
Viendrai-je rougir devant toi?

*

SEIGNEUR, combien de temps encore
Veux-tu me voir humilié?
Quoi, c'est en vain que je t'implore,
Tu m'as pour toujours oublié?

*

DE la rigueur de ton silence
Tandis que je suis confondu,
Mon ennemi plein d'insolence
En triomphe, et me croit perdu.

Ah! Seigneur, si d'une main prompte
Tu ne relèves ma langueur,
Publiant sa gloire et ma honte,
Il dira qu'il est mon vainqueur.

*

Si tu ne me rends ta lumière,
Quel sera mon funeste sort?
Accablé d'une nuit entière,
Je m'endormirai dans la mort.

*

Tu m'écoutes: mon espérance
Ne m'a point flatté vainement,
Et bientôt de ma délivrance
Je vais chanter l'heureux moment.

FIN.

CH. PETIT
PARIS

[Hérissant-Le
et n. l. T.]

1 f. n. ch. + 140 ff.
+ 3 pl. h. t.